

**FACULTE DE MEDECINE DE MARSEILLE  
CHAIRE DE PSYCHIATRIE  
Professeur SUTTER  
1973**

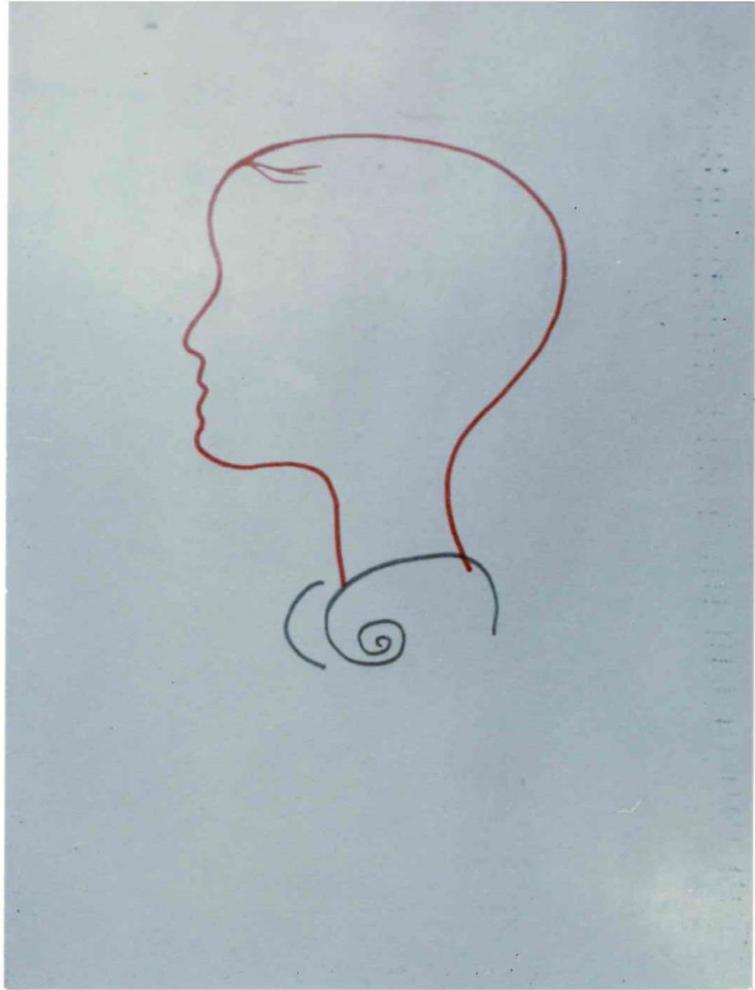
## **DU DESSIN A L'ASILE**

**MEMOIRE  
PRESENTE EN VUE DE L'OBTENTION  
DU CERTIFICAT D'ETUDES SPECIALES DE PSYCHIATRIE**

**Par A. SALIMPOUR, Interne des Hôpitaux Psychiatriques**

# **DU DESSIN A L'ASILE**

A partir d'un travail réalisé dans le Service du Dr J. CHAMPEAU,  
à l'Hôpital Psychiatrique Sainte-Marie, à NICE



Une tradition persane millénaire invite celui qui souffre d'un mal incurable - un mal qu'on ne peut raconter à personne - à se pencher sur la margelle d'un puits et à parler son dam et son histoire à voix suffisamment forte pour, de son image, être entendu.

Version séculaire en IRAN de la "talking cure" devant le miroir.

Une légende ajoute qu'un très grand Roi s'y soumit, qui souffrait d'être chauve. Quand il eut parlé, il fut guéri.

L'eau puisée là féconda la terre. Le roseau en naquit, dont on fit la flûte qui répandit par tout le pays la nouvelle...

Ce pourrait être un Conte des Mille et Une Nuits.

- Ham. "... You would play upon me.  
and there is much music, excellent voice, in this little organ ; yet you make it speak. Sblood, do you think I am easier to be played on than a pipe ?...

(Hamlet. Act III. Sc 3)

- Pol. "What do you read, my lord ?"
- Ham. "Words, words, words".

Jeu de flute et creux des mots.

Polonius ne connaîtra pas le titre de ce livre – compagnon du Prince, dans la scène 2 – de l'acte II, au château d'Elseneur.

".. the matter that you read.."

Nous non plus. Ni personne. Mais il n'est pas interdit d'épiloguer. Même avec des mots.

Les mots, mort des choses, et voix de cette mort.

**D'un Dessin l'autre...**

## DESSINS FOUS

Des dessins par milliers - dans un Asile surencombré - où l'esthétisme n'est pas une exigence.  
C'est ce qui nous a étonnés – et, ignorant en la matière, nous en avons commis un mémoire.  
Qu'est-ce qui là se signifie ? Quel désir a présidé à leur naissance ? Quelle naissance de quels  
désirs ?

D'en garder un insatisfait procède probablement le nôtre

Ces dessins, d'où viennent-ils ? Que sont-ils ? Où peuvent-ils nous mener ?

Quel texte nous est offert - ou pré-texte ?

Fil rouge que nous allons essayer de dérouler – ou de suivre.

## LES ATELIERS DE DESSIN

Le développement des activités de dessin en atelier s'est fait "sur le tas", très empiriquement et à partir d'une demande que nous nous sommes efforcés de respecter dans son caractère inorganisé et le moins institutionnel possible, dans un service hospitalier de psychotiques hommes, particulièrement défavorisés dans leurs conditions de séjour et "d'environnement". L'anachronique surembretement hospitalier des Alpes-Maritimes en est responsable - qui détiennent encore actuellement ce triste privilège.

Avant 1956, un certain nombre de malades mentaux se réunissaient dans une pièce où leur étaient proposés des travaux de vannerie ; c'était un travail très stéréotypé qui ne demandait pas beaucoup de présence d'infirmiers ni beaucoup de dépenses ; toutefois, ce travail était relativement rentable puisque les produits étaient vendus à l'extérieur.

De temps en temps, quelques malades ayant une notion de peinture dessinaient quelque chose, mais sur un mode très dispersé et qui ne retenait pas l'attention.

C'est à partir de 1956 que l'atelier a commencé à s'orienter de plus en plus vers la peinture, pour de multiples raisons, jusqu'à ce que finalement la peinture et le dessin prennent le pas sur toutes les autres activités proposées, et ce, de manière tout à fait spontanée sans que l'autorité médicale intervienne de manière directive et en dépit de difficultés institutionnelles qui ont été progressivement résolues, "par la force des choses" pourrait-on dire.

L'arrivée d'un infirmier qui s'intéressait au dessin, d'un chef de service qui y trouvait un intérêt thérapeutique, et surtout l'engouement que cela a suscité chez les malades dont un certain nombre avaient quelques connaissances picturales ont fait que la fréquentation de l'atelier de dessin a connu une étrange fortune

Cependant, un fonctionnement régulier n'a pas été, on s'en doute, sans poser de problèmes ; il a été mal accepté par beaucoup, certains infirmiers supportant mal ce changement apporté à une routine sécurisante et il a fallu beaucoup de persévérance et de tact pour pouvoir en maintenir l'évolution.

Cet embryon d'atelier de dessin prit par la suite des proportions étonnantes, au point que le besoin se fit sentir de créer parallèlement un atelier différentiel commun à tout l'hôpital et faisant appel à des connaissances artistiques et techniques plus précises, sans pour autant que soient négligées les activités antérieures.

## LEUR FONCTIONNEMENT

C'est ainsi que nous serons amenés à décrire sommairement le fonctionnement des deux catégories d'atelier, qui peuvent présenter apparemment un certain nombre d'oppositions différentielles, mais dont la seconde n'est finalement que le prolongement et le complément de la première, sans pour autant que nous ayons encore l'impression que aucune des deux n'ait de façon définitive répondu à la demande qui nous est posée dans/ par cette forme très particulière d'expression et de questionnement.

Naturellement, rien n'est figé et toutes les modulations organisationnelles demeurent possibles selon une trajectoire qui ne se veut pas prédéfinie

### A - ATELIER SAINT-GILLES

Sous sa forme actuelle, il fonctionne depuis 8 ans environ, il fait partie d'un service Hommes de psychiatrie "fermée" comprenant 100 malades environ.

Ces malades sont pour la plupart des malades "chroniques" et des malades "médico-légaux", d'origine très diverse, souvent étrangers au département, sans attache familiale ou sociale bien établie, aux troubles psychotiques très lourds.

Bien souvent qualifiés de "dangereux", leur durée de séjour est nécessairement longue, dans un climat très conflictuel, dû à un surencombrement préoccupant, où l'agressivité quotidienne est la règle. Les conditions de séjour, bien souvent inquiétantes, n'autorisaient pas, du fait de l'absence de place, l'organisation de locaux personnalisés. Aucune autonomie n'était possible, le resserrement des lits dans des dortoirs anciens ne permettant à aucun des pensionnaires de disposer d'une table de nuit ou d'un placard personnel.

Il n'existait, dans ces conditions, aucune relation véritablement thérapeutique entre le personnel dit soignant, constamment sur la défensive et préoccupé de prévenir les inévitables conflits, essentiellement dans leurs dimensions hétéro-agressives, et une population asilaire très dense principalement recrutée en déséquilibrés graves et psychotiques lourds, dans un climat à la limite de la sécurité pour tous, en dépit de drogues psychotropes le plus largement dispensées.

Les malades fréquentant cet atelier sont traditionnellement volontaires.

C'est un atelier polyvalent avec des activités diverses : dessin, théâtre, menuiserie d'art, vannerie, etc... Le nombre de malades qui s'y rend est en moyenne de 200. Ils y travaillent tous les jours de la semaine, y compris le samedi matin. Ils y entrent à leur guise à son ouverture et le quittent quand ils le désirent.

C'est un infirmier "moniteur", particulièrement intéressé par son travail, qui joue le rôle le plus important avec deux autres infirmiers qui le remplacent pendant son absence ou l'assistent éventuellement. Ils essaient d'attirer le maximum de malades à l'atelier sans aucune contrainte. Ils ont réussi à transformer radicalement l'atmosphère de cet atelier, de sorte que les malades viennent volontiers y trouver quelque chose...

Parallèlement depuis 2 ou 3 ans, nous nous sommes efforcés de réduire la capacité de cette "unité de soins" puisque le nombre de malades a pu être ramené à la moitié environ de ce qu'il avait été, mais ces efforts des responsables médicaux et administratifs n'ont été rendus possibles qu'à partir des résultats spontanément obtenus par le personnel, tendant à inverser une dynamique particulièrement pathogène et au prix de difficultés qu'il n'est guère besoin de souligner.

A la demande, une musique de fond diffusée par la T.S.F crée une ambiance plus agréable dans ce local qui reste l'endroit le plus attrayant du service.

L'exécution des dessins est le plus souvent libre, tantôt à partir d'un modèle apporté par le moniteur, mais avec une large liberté de création, tantôt consistant en la reproduction d'un modèle imposé, selon le désir de chacun, sans règle bien précise. Les dessins sont exécutés en couleur, à la gouache, au fusain, ou encore par grattage sur fond coloré, avec encre de chine (tachisme), etc...

A Saint-Gilles, on travaille autour d'une très grande table, les malades étant en face à face, un peu sur le mode communautaire, mais il ne leur est pas assigné de place déterminée. Le responsable de l'atelier va et vient de l'un à l'autre auquel il s'adresse en général par derrière, selon les sollicitations qui peuvent émerger.

La présence du même infirmier moniteur, aidé par des élèves infirmiers ou certains de ses collègues, mais pas obligatoirement, est quotidienne et constitue la plus grande partie de ses activités. C'est lui qui prend les initiatives dans le choix des modèles ou le déroulement des séances où la plus grande liberté a toujours été laissée en ce domaine. Il se livre parallèlement, et sans en rendre compte, si ce n'est quand il le désire, principalement à la faveur de discussions organisées dans le service, à l'observation de certains malades pour en colliger les modifications qu'il a pu observer dans leur comportement journalier ; il enregistre par écrit les données qui lui paraissent intéressantes, ainsi que les propos exprimés par certains malades et qui lui semblent devoir être retenus, assortissant de réflexions personnelles cet important dossier d'observation et de comportement, établi un peu selon le modèle behavioriste, mais toujours, précisons-le, sans aucun contrôle ou directive médicale, et à partir d'initiatives rigoureusement personnelles.

## B - ATELIER D'ART THERAPIE

D'apparition plus tardive, il fonctionne depuis 6 ans et demi. Cet atelier est ouvert aux malades de tous les services de l'hôpital, hommes et femmes.

Le professeur de dessin est une femme. Elle vient deux fois par semaine de 14 H. à 16 H. 30 pour en assumer le fonctionnement et l'animation. Les malades ont la liberté d'y aller ou de le quitter quand ils le désirent. Ils connaissent les jours et l'heure d'ouverture de l'atelier, sans intervention d'infirmiers pour le leur rappeler.

Toutefois Monsieur B. (cas V) prévient un des malades - sourd-muet qui n'a aucune notion du temps. Il le fait d'ailleurs même dans les périodes où il refuse de s'y présenter.

Cet atelier n'a fonctionné au début qu'avec des malades du sexe masculin. Depuis 3 ans quelques femmes le fréquentent également. Certains malades viennent presque régulièrement depuis 6 ans et demi, comme les cas I et V, d'autres y restent fidèles le temps de leur hospitalisation. Quelques-uns ne sont venus que quelques mois, comme le cas II. Certains ne sont venus qu'une seule fois.

Certaines femmes n'ont plus voulu venir "car il y avait beaucoup d'hommes"... Depuis que les femmes fréquentent l'atelier, on a été sensible à une atmosphère plus agréable, plus détendue. La conversation entre les malades s'engage plus facilement, les hommes sont déçus et inquiets quand ils ne voient pas les femmes arriver. Dès le début, tout le monde, ou presque, se salue ; ces dames taquent parfois les messieurs qui l'acceptent très bien, sinon en redemandent. Elles chantent, à la satisfaction générale, elles se disputent, parfois elles se font aider par certains malades hommes.

Il y a eu au début quelques problèmes avec le cas VI qui ne fréquente plus cet atelier, en raison de manifestations d'exhibitionnisme, devenues insupportables par le groupe et qui ont motivé son exclusion.

Les malades dessinent ou peignent toujours librement ce qu'ils désirent ; en général, ils savent au départ ce qu'ils vont dessiner ; sinon le professeur essaie de leur faire préciser leurs idées en s'y ralliant toujours. Quand ils n'ont aucune idée, il propose un sujet figuratif, et, si cela ne donne rien il choisit un modèle en noir et blanc afin qu'ils aient le choix des couleurs à poser. Parfois, on convient d'une alternance de dessins copiés et imaginés.

Toutes les œuvres sont prises au sérieux sans trop d'enthousiasme ni de critique. Le professeur de dessin aide à résoudre des problèmes techniques et encourage ; il signale les erreurs dès qu'il les remarque. Les malades répondent souvent que "ça ne fait rien" ou "qu'ils ne sont pas de la même idée", parfois ils corrigent. Si l'un d'entre eux paraît ne pas souhaiter la présence du professeur, celui-ci n'ira pas vers lui et essaiera de l'éviter.

Dans l'ensemble, le groupe se retrouve avec plaisir et le professeur a aussi droit à son lot de plaisanteries, toujours amicales.

### C - MATERIEL DE TRAVAIL

a) Support, papier Canson blanc ou couleur, format 24 x 33 cm, raisin ou tout autre format découpé par les malades eux-mêmes.

- Carnets de croquis à spirales.

- Cartons entoilés de différentes dimensions pour la peinture à l'huile.

b) Outils :

Crayon noir HB, crayons de couleurs, feutres de couleur, fusain, sanguine, sépia, encre de chine de couleur ou noire, jamais de papier découpé et collé, drawing-gum, peinture à l'huile (grand assortiment de couleurs), plume à encre de chine, différentes tailles de pinceaux.

Dans l'ensemble, les malades apprécient de bons outils, mais classiques. Le papier qu'on utilise est de bonne qualité et permet la réalisation d'une œuvre valable mais qui, au début surtout, semble inhiber certains malades qui préfèrent utiliser du papier brouillon.

Les crayons de couleurs rassurent parfois un nouveau malade qui utilisera plus tard la gouache tandis que d'autres tiennent à conserver toujours leur crayon et n'acceptent jamais la gouache.

c) Une boîte personnelle au nom du malade contient tout le matériel nécessaire. Il peut également y laisser quelques objets tels que livres, modèles ou matériel qui lui sont propres. Ceux qui utilisent la gouache ont à leur disposition une assiette-palette et un godet pour l'eau.

A la fin de chaque séance, ils doivent laver leur matériel. Dans l'ensemble, ils n'aiment pas "cette corvée" mais l'acceptent toujours. Parfois ils regrettent de ne pas conserver les couleurs dont la disposition sur la palette leur plaisait.

### D - LES SEANCES ET CE QU'ON PEUT Y VOIR

Dans l'atelier d'art thérapie contrairement à l'atelier Saint-Gilles, les malades ne veulent pas s'asseoir autour d'une grande table ; ils préfèrent être seuls à une petite table ou, à la rigueur, avec quelqu'un de leur service. En général les femmes restent groupées. On travaille assis souvent, sans avoir le choix entre la position debout ou assise. En effet, nous ne disposons pas de supports verticaux ni chevalets qui sont d'ailleurs réclamés par certains (cas I).

La réalisation d'un dessin peut dépasser plusieurs séances : elle peut durer deux séances pour tel malade obsessionnel. Les autres peuvent faire un ou plusieurs dessins dans la même séance. Si un malade s'endort (cas I), on ne fait rien pour le déranger et on le laisse dormir.

Les dessins terminés sont accrochés à l'aide de pinces à linge sur une corde tendue de fil de fer. Quelques malades y fixent eux-mêmes leurs œuvres, déplaçant parfois celles des autres au bénéfice des leurs, en fonction du lieu d'exposition qu'ils estiment le plus favorable. Cette exposition ne dure que le temps de la séance et elle est importante pour tout : quelques malades, ayant quitté l'atelier plus tôt, demandent, dès le début de la nouvelle séance, si leur dessin a bien été exposé ou s'il est bien maintenant dans son dossier. En effet, chaque malade dispose d'une pochette dans laquelle à la fin de la séance, on range ses œuvres après avoir mis au dos le nom et la date de réalisation, alors qu'à l'atelier Saint-Gilles c'est le moniteur qui leur rappelle chaque fois de signer et dater eux-mêmes au bas du dessin.

Les malades qui le souhaitent peuvent conserver leurs productions. Le dossier est important pour certains, qui tiennent à y adjoindre quelques dessins ou texte réalisés hors de l'atelier ou avant l'hospitalisation (cas I et II). D'autres paraissent se désintéresser de leur dessin (cas V) ; un autre malade a repris, il y a un an, tous ses dessins et, de temps en temps, il en rapporte un ; il craignait "que ses dessins ne soient utilisés comme maquette à télévision" ; un autre, les a tous repris, afin que "le médecin ne fasse pas des conneries avec"... Singulière prémonition... le projet de ce mémoire n'avait pourtant pas encore pris corps

Quelques malades demandent à revoir leurs anciens dessins ; tous désirent que le médecin vienne voir leurs productions. Par contre, les dames ne se préoccupent absolument pas des dossiers. Elles ramènent les dessins terminés dans le service pour les offrir à la Supérieure, à une infirmière, à un infirmier, à l'aumônier, au médecin ou à l'interne. Elles souhaitent souvent qu'ils soient encadrés et accrochés dans leur service et si elles les laissent à l'atelier, c'est avec cet espoir. Il est rare que l'on demande à un malade ce que représente un dessin qu'il vient de réaliser. On parle de son travail que s'il en parle le premier. Certains malades font eux-mêmes des commentaires (cas V).

En général, ils paraissent tous satisfaits de leur travail. Nous possédons environ 15 000 dessins et croquis. Nous n'avons par contre que 25 peintures à l'huile, car les malades les emportent généralement.

Il est à remarquer que le "travail" effectué là ne fait l'objet d'aucune rémunération particulière, la plupart des malades bénéficiant déjà du régime dit de "pécule" commun aux hôpitaux psychiatriques.

Cette question - qui mériterait certainement d'intéressants échanges dans le contexte institutionnel - n'a jamais été évoquée par qui que ce soit en réunions.

Elle l'est ici par nous mais, en l'absence de discussions préalables dont il serait positif de rendre compte, nous nous bornons à mentionner le fait que personne ne l'a soulevée.

L'atelier Saint-Gilles et l'atelier d'art thérapie présentent donc, apparemment, un certain nombre de traits différentiels qu'il est possible de pointer de la manière suivante :

- au caractère unisexué hommes, fermé, empirique et brut, quotidien et quasi-permanent de ses activités,

dirigé et animé par un infirmier sans technicité officielle en dessin ou en peinture,

localisé à un service et fonctionnant un peu sur le mode communautaire

de l'atelier Saint-Gilles

s'oppose

l'atelier d'art thérapie

dirigé par un professeur de dessin femme, recrutant, en un lieu ouvert, commun à l'hôpital,

des malades des deux sexes,  
possédant en principe des qualités techniques ou artistiques les ayant distingués de leurs camarades,

visant, au départ, à une production de qualité plus raffinée et dont les séances sont plus rares (2 par semaine),

avec un caractère un peu promotionnel et sélectif.

Toutefois, nous avons été amenés à réviser ces distinctions tant il est vrai que les limites en sont devenues de plus en plus imprécises en dépit des aspects formels (ici, comme ailleurs, "le dehors, c'est le dedans").

que le même langage tend à s'y déployer

et que l'aliéné, par le discours répétitif et insistant qu'il nous offre à considérer, ne manque pas de nous renvoyer, à sa manière, à ce que LEVI-STRAUSS formule comme "ce qui se ressemble, ce sont les différences".

# **LES CAS RETENUS**

Nous avons choisi de retenir 6 cas, tous des malades hommes, soit en raison d'une production picturale particulièrement riche en quantité ou en qualité, soit en fonction d'indications fournies par le moniteur ou les infirmiers, et probablement aussi à partir de motivations sur lesquelles il est permis de s'interroger, peut-être à la faveur d'une actualisation passagère de certains intérêts ou lectures,

mais toujours à partir d'un lieu qui est l'atelier de dessin, et d'une production, de valeur artistique inégale, et jamais à partir d'une demande de ce dernier.

Nous nous sommes efforcés de respecter une méthodologie, quoique très difficile en ce domaine, et en présentons le matériel d'étude selon un schéma individuel, qui pour chaque cas comportera une histoire clinique sommaire, la reproduction de certains dessins qui nous ont semblé significatifs ou mériter notre intérêt pour des raisons variées, et le compte rendu d'examens psychotechniques qui ont été menés parallèlement ou successivement à l'activité picturale.

Nous avons cru bon de faire figurer le titre qu'en a quelquefois donné le malade lui-même. Dans la reproduction iconographique, la signature a été volontairement et artificiellement occultée.

Nous dirons pour mémoire et très rapidement que, comme dans tout service hospitalier, les malades ont tous fait l'objet des investigations médicales et biologiques habituelles mais qu'aucune anomalie digne d'être retenue n'a pu être objectivée, tant dans les résultats du laboratoire de biologie que d'électroencéphalographie.

Nous allons présenter successivement ces 6 cas, épinglés selon l'ordonnance romaine (I, II, II, IV, V, VI).

"Tu causes... tu causes... c'est tout ce que tu sais faire"

Zazie dans le métro

"La mort du père, le drame le plus poignant d'une vie d'homme"

S. FREUD - Traumdeutung (préface à deuxième édition)

Ce que nous connaissons de son histoire doit d'abord être présenté, sur un mode nécessairement superficiel et incomplet, à travers les renseignements que nous possédons de son observation clinique.

Monsieur P.. Daniel, âgé de 25 ans, est entré à l'Hôpital Psychiatrique le 26 Mai 1964 à l'âge de 18 ans pour un état schizophrénique ayant débuté très tôt puisqu'il avait déjà subi une cure de Sakel à MARSEILLE à l'âge de 16 ans. Il n'a pas quitté depuis l'Hôpital Psychiatrique.

Il est né à NICE, le 28 Juin 1946 ; son père, israélite, était plus âgé de 20 ans que sa mère, elle-même catholique. Le père a exercé plusieurs professions : tapissier en meubles, confiturier, vendeur dans un Bon-Lait et différents emplois dans le commerce. La mère est pantalonnaire. Il a un frère, de 18 mois son cadet, qui a fait de très bonnes études et qui est actuellement ingénieur atomiste à SACLAY.

Il a été scolarisé jusqu'en quatrième dans le secondaire et il a dû cesser ses études à 12 ans où une première consultation psychiatrique a été motivée par un mauvais rendement scolaire, des tics, et des crises névropathiques.

A 15 ans, il fut envoyé en observation au Centre du Languedoc à MONTPELLIER, où, après quelques mois de séjour, sont apparues des idées délirantes. C'est à 16 ans qu'il fut traité par l'insuline à MARSEILLE et après une amélioration de deux ans environ, il fut admis à l'Hôpital Psychiatrique, prenant chez lui de façon très irrégulière un traitement neuroleptique composé d'HALOPERIDOL et de MELLERIL.

A son entrée, le diagnostic de schizophrénie fut porté sans ambiguïté, le malade se présentant comme catatonique avec manifestations hypochondriaques atypiques, idées de mort, sensation de transformation corporelle, préoccupations sexuelles et idées d'influence "les gens me veulent du mal... je ne peux pas bien regarder les gens car les yeux reflètent mon organe génital et les gens doivent voir cette image dans mes yeux... lorsque je suis dans la rue, j'ai peur et ça me fait souffrir... j'ai des tics avec les yeux... je bégaié... je suis timide".

Il est à noter que les parents s'étaient séparés alors qu'il avait 11 ans, ce qui correspond à peu près à la date de l'éclosion des premiers troubles mentaux caractérisés ("le 11 Juin 1957, nous dit-il, à peu de jours près dans le mois anniversaire de ma naissance").

Il était élevé par sa mère et voyait son père régulièrement. Un traitement neuroleptique fut appliqué quotidiennement par TERFLUZINE et NOZINAN, puis HALOPERIDOL et une discrète amélioration se produisit qui autorisa une tentative de sortie en Mai 1965. Il essaya de travailler chez un ébéniste mais cette tentative n'a pas abouti et il retourna à l'Hôpital en Avril 1966 se présentant de façon tout à fait discordante, exprimant les mêmes préoccupations délirantes relationnelles, sexuelles et religieuses. Paraissant vivre de façon permanente sur un monde délirant et autistique, se disant persécuté et influencé par d'autres malades, sans activité aucune, se fixant très difficilement aux tâches qui lui étaient proposées mais fréquentant volontiers l'atelier de dessin, la danse en groupe et s'intéressant à la musique classique, passant des heures à écouter certains disques de MOZART et de BEETHOVEN.

Les infirmiers n'ont avec lui que des contacts superficiels et son emploi du temps, assez original, ne peut guère être contrôlé.

Il sort malgré tout en permission chez sa mère tous les 15 jours environ et cette dernière accepte, semble-t-il, plus facilement la maladie de son fils alors que ses visites initiales étaient très culpabilisées et assorties de crises de pleurs.

C'est elle qui téléphona le 9 Avril 1970 pour demander à ce qu'on apprenne à son fils la mort de son père survenue à l'Hôpital PASTEUR, à l'âge de 80 ans.

C'est, il faut bien le dire, à partir de cette annonce que surgit pour nous une série d'interrogations, et que se renforcèrent certains intérêts autour de ce malade.

Cette nouvelle fut, en effet, reçue par lui sans manifestation émotionnelle excessive comme on est classiquement en droit de l'attendre d'un schizophrène. Mais par la suite, les références à ce moment précis et à l'Acte de Parole qui l'a ponctué, nous ont frappés par leur insistance répétitive.

Il est quotidiennement demandeur d'un contact verbal singulier, en des lieux en général insolites et hors la présence d'autres malades.

Les propos tenus étaient et sont toujours ce qu'il est convenu d'appeler décousus, avec une grande dispersion des sujets évoqués, allant de la tenue vestimentaire de l'un ou de l'autre aux persécutions dont il se dit l'objet par tel ou tel, de la musique classique dont il est friand au prix d'un pull-over ou d'une veste... jamais en tout cas dans le bureau du médecin et au hasard de rencontres dans la cour, à la sortie du réfectoire ou au détour d'un couloir... Il est à noter que l'annonce du décès de son père lui avait été faite dans le bureau où nous l'avions fait appeler, ce qui a pu revêtir naturellement une relative solennité, alors que l'habitude du service est beaucoup plus informelle dans le mode d'écoute... on aime ou on n'aime pas, mais nous préférons recueillir la parole là où ça parle, comme ça vient, de façon un peu socratique... en nous référant pour le psychotique au modèle du symposium... parler ensemble en marchant... plutôt que retranché derrière un bureau, où finalement peu de choses sont dites, sinon, dans le meilleur cas, sur le pas de la porte, ou même que dans le cadre des réunions dont certains patients s'accommodent assez mal... quoiqu'il en soit, c'est un peu le "style" du service.

C'est ainsi que nous avons pu pointer quelque chose de l'ordre de la répétition, tournant autour du rappel de l'annonce de la mort du père, en même temps d'ailleurs que la relation en était souvent faite de rêves, quelquefois anciens, de même valeur signifiante.

Dans le même temps, nous fut présenté au hasard des visites à l'atelier Saint-Gille, un certain nombre de dessins répétant quelques thèmes privilégiés dont nous avons extrait, à titre d'illustration, ceux que nous reproduisons ici et que nous allons essayer de commenter.



CAS I – Fig. 1 Dessin libre



CAS 2 Fig. 2 Dessin libre

Ce personnage, travesti du XVIIIe siècle, jeune, paraît souriant mais mal à l'aise et son attitude est guindée, empruntée.

L'harmonie des couleurs, plus appréciable sur les originaux que sur la photographie, a retenu l'attention du professeur de dessin.

Le gilet a des nervures en forme d'arbre et ses jambes ne sont pas sans rappeler celles du cheval à la figure 2 que nous reproduisons ci-dessous et où il est permis de retrouver une tête à visage humain, étant bien évident que, dans la projection picturale, c'est le sujet lui-même qui tente à se représenter.

Ce goût marqué pour la figuration travestie historique est connoté par VOLMAT en "contenu-fuite dans le temps".

Fonction de mascarade et visée sexuelle de déguisement du travesti.



P. PICASSO  
Homme à l'épée  
Personnages imaginaires  
Exposition AVIGNON 1970



Cas 1 Fig. 3 Dessin libre

"Je ne cherche pas, je trouve"  
(P. PICASSO)

"...La suite du rêve tient à la réminiscence d'un rêve précédant au cours duquel il m'avait décrit une partie de chasse. Cette partie de chasse se déroulait sans qu'il puisse expliquer pourquoi, à MARIENBAD.

Je lui posai la question suivante : mais que s'est-il donc passé l'année dernière ?

Cette question ramena, en effet, un souvenir oublié très important d'un événement survenu un an auparavant..."

(M. NEYRAUT – Rêve et Transfert – in "l'Inconscient" N° 3)

C'est le même travesti historique, mais cette fois assorti d'attributs guerriers, que nous retrouvons dans la figure 3, toujours dans le cadre de dessins libres.

Les circonstances ont voulu qu'à cette époque, une importante exposition d'œuvres de PICASSO ait lieu en AVIGNON, où nous avons été sensibles à une même série répétitive de personnages à l'épée.

Nous avons pensé à rapprocher les deux productions. D'autres avec nous se sont montrés intéressés par ce travail. Il est assez cocasse de noter à ce propos qu'un jeune confrère en "in/dé formation psychiatrique", confronté à la présentation simultanée des deux œuvres, sans en connaître les auteurs respectifs, ne manqua pas de déceler dans celle de PICASSO tous les éléments pathologiques qu'il estima évidents... il disserta d'abondance et avec la plus parfaite assurance sur d'inquiétantes dysmorphophobies du visage... et tous signes patents de psychose caractérisée, là précisément où l'émotion artistique est seule en question.

Dans la même ligne, nous pensons au cas d'un jeune schizophrène qui, comme la malade de LAING, dès qu'il n'était plus d'accord à table avec sa famille, se retrouvait à l'Hôpital Psychiatrique. "Docteur, il faudrait qu'il lise Tintin... ça lui changerait bien les idées..." recommandait son père.

Le "malade", lui, il voulait lire KIERKEGAARD... passe encore pour la famille, si on peut dire... mais qu'en serait-il du psychiatre qui engagerait une écoute et une relation, seulement muni de l'Encyclopédie Médico-Chirurgicale... et de Tintin... sur quelle image pourrait s'établir un quelconque transfert ? Quel bout de chemin serait-il ainsi autorisé à faire avec son patient ?

On voit où peut mener la conjugaison d'un pseudo-savoir psychiatrique à ce qui devient malheureusement le lot habituel du médecin, je veux parler de la plus désolante cécité artistique et culturelle.

Décidément, il n'est pas enrichissant d'être pauvre...

LACAN recommande d'être "lettré"... à entendre comme on voudra.

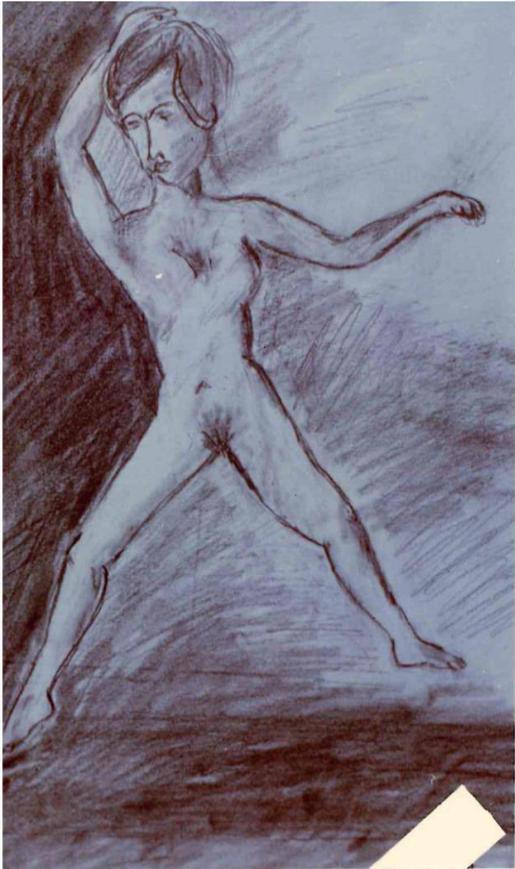


CAS 1 Fig. 4 Thème imposé :  
Une femme sous un parapluie

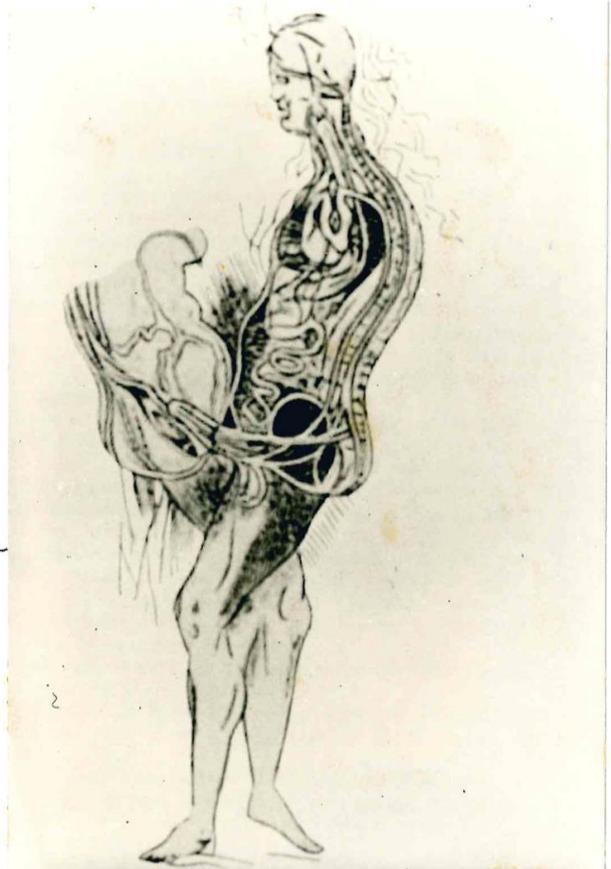
La figure 4, à partir du thème proposé : "une femme sous un parapluie" présente massivement, et mieux que de très longs discours, tout ce que la castration imaginaire peut avoir d'impact projectif. Il n'est sans doute pas besoin de détenir d'excessives connaissances psychanalytiques pour apprécier ce qui là se signifie.

Le parapluie-bouclier et son rostre, la pluie de larmes de sang rouge, la protection en même temps que la désignation par la main gauche du sexe, en témoignent à ciel ouvert, assez clairement pour nous éviter tout développement superflu.

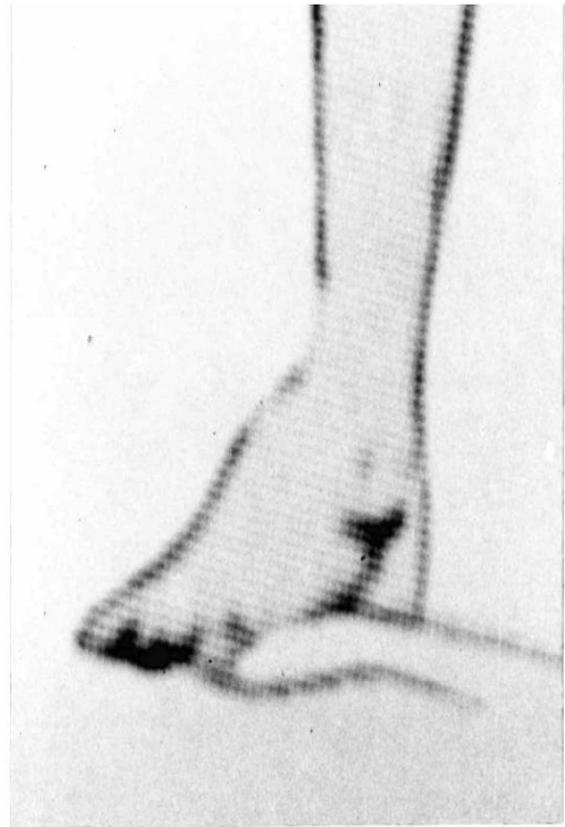
L'auteur, précisons-le, n'a jamais rien lu ou entendu de près ou de loin, de tout ce qui touche aux idées reçues en la matière ou "au savoir de base" dont le moindre candidat à l'analyse est actuellement l'habituel détenteur.



CAS 1 Fig. 5 Dessin libre  
"Danseuse"



De Coitu Pl. 1  
(D'après REITLER)



Un autre rapprochement nous a paru intéressant, de la figure 5, dessin libre d'une danseuses, et de la planche attribuée à LEONARD DE VINCI, figurant l'acte sexuel en coupe sagittale (d'après REITLER). Nous ne reviendrons pas sur tous les commentaires qui en ont été faits à partir de l'étude de FREUD sur "un souvenir d'enfance de LEONARD DE VINCI" et les "curieuses erreurs" qu'on y put dénombrer.

La plus importante est, on le sait, la faute de dessin dans les extrémités inférieures. Le pied de l'homme devrait, en effet, être le droit et c'est un gauche qui est représenté. C'est la même "erreur" qui a retenu notre attention dans le dessin du malade.

Un agrandissement comparatif est là pour illustrer la figuration du pied droit, dans l'un et l'autre dessin, se faisant manifestement à partir d'un bord externe.



De Coitu Pl. II  
(D'après les Quaderni d'Anatomia di Leonardo di Windsor)

On sait également que ces conclusions de REITLER ont été critiquées, parce que trop hâtives, pour expliquer la confusion de LEONARD face à la sexualité. On a même dit que la reproduction du célèbre "De Coïtu" était inexacte et nous nous sommes référés à la deuxième planche d'après "les Quaderni d'Anatomia di Leonardo di Windsor" où cette fois, les pieds ne sont pas représentés.

Une écriture en miroir, selon l'habitude de LEONARD, gaucher habituel, nous a incités à préciser chez notre patient les épreuves de latéralité. Nous avons bien trouvé la même écriture en miroir, mais à droite, où nous ne l'attendions pas...

L'ambivalence et la difficulté d'orientation sexuelle, avec les phantasmes connexes, ne se discutent cependant guère...

Dans la figure 5, le personnage est nu, avec une tête d'homme et un sexe de femme.

Le saut est lourd et masculin, mais féminin avec une certaine grâce dans le mouvement du bras gauche.

Le fond du dessin est noir et rajouté à gauche, plus clair à droite.

On retrouve de façon constante les mêmes difficultés de représentation correcte des mains et le caractère figé et disharmonieux des visages.

# ÉCRITURE SIMULTANÉE

Gauche	Droite
1	1
2	2
3	3
4	4
5	5
6	6
7	7
8	8
9	9
0	0

Test de latéralité de HARRIS.

- Prédominance à Droite pour les gestes quotidiens.
- Confusion Gauche-Droite pour les apprentissages nouveaux (surtout au niveau de l'oeil).
- Ecriture en miroir de la main droite.

P	P
Q	Q
R	R

L'examen psychologique ne se borne pas naturellement à de simples épreuves d'écriture. Plusieurs entretiens furent acceptés avec plaisir par le malade, plus facilement encore semble-t-il avec la psychologue du service qu'avec le personnel masculin.

Qui sait si, à l'instar de l'Homme au Loup avec RUTH MACK BRUNSWIG, le danger vécu de la castration n'était-il pas appréhendé avec moins d'immédiateté au contact d'une Femme ?

La même compulsion à parler cependant... moulin à paroles ou effort de significantisation. ?

Une tentative d'ordination du discours selon certains axes privilégiés a été tentée. Nous en donnons ici la relation.

\_\_\_\_\_ Compte-rendu d'examen psychologique - Octobre 1972.

Le contenu des entretiens, qui sont acceptés facilement sinon même sollicités, porte de manière constante et répétitive sur sa famille et sur lui-même.

Sa famille : c'est à dire sa mère, son père décédé il y a deux ans, et son frère à peine plus jeune que lui.

On peut donc arbitrairement distinguer 4 thèmes essentiels autour desquels son discours, sans cesse, s'organise.

Le dessin de la famille qui lui a été demandé, en donne un ordre préférentiel :

a) Lui-même :

Le garçon est dessiné le premier, bien centré dans la page, c'est un jeune garçon en pantalons courts.

Il parle lui-même souvent de son état d'enfance :

"... je suis encore un enfant... Je ne suis que de la graine d'homme... il faut que j'abandonne mon enfance..."

"Je suis tellement persécuté... je préfère qu'elle (la persécution) arrive comme ça, après c'est fini..."

Je suis trop malheureux...

Tout va bien, deux jours après c'est le précipice..."

de son inquiétude quant à son devenir :

"Je me sens mal aimé pour l'avenir et pour guérir... Je suis dans l'incertitude, je ne sais pas ce qui va m'arriver, je ne sais pas si je vais guérir..."

Pendant 10 ans, j'ai été comme ça (geste des bras autour des genoux relevés contre la poitrine) alors que je voudrais être comme ça (assis bien droit sur la chaise, les pieds fermement appuyés au sol)..."

de son ambivalence quant à cet examen-ci :

"Vous devriez faire que je ne sois pas gêné ; ici aussi je suis persécuté... j'ai honte de prendre votre temps..."

Plus tard :

"quand vous m'appelez, je me sens bien..."

quand je vous parle, ça m'appartient, je le possède".

Cette ambivalence constamment prévalente, il semble que ce soit ce qu'il évoque souvent comme cause de son malaise, parlant d'"équilibrance".

Il dessine avec plaisir, très facilement, surtout quand les thèmes ne sont pas imposés, et qu'il peut donc revenir à ses sujets préférés, actuellement les personnages costumés et les chevaux

#### b) Second thème : son frère

Dans le dessin de la famille, le deuxième personnage dessiné qui est le deuxième enfant est une fille : dessinée derrière le garçon et en partie cachée par lui, elle paraît à la fois son double et le personnage sur lequel il désire prévaloir.

Au cours des entretiens, il dira de son frère :

"mon frère ? je ne veux plus parler de mon frère sinon je ne parlerais plus de moi"...

Son frère est plus jeune que lui, et sa réussite en particulier sur le plan professionnel, paraît lui faire sentir avec plus d'acuité son propre échec.

Il parlera un peu plus tard de relations homosexuelles avec lui ( ? ).

#### c) Troisième personne : son père

Dessiné correctement, à droite des deux précédents, en commentant : "mon père, c'est bien fait qu'il soit mort, il m'a fait tant de mal..."

Ce thème revient souvent :

"mon père c'est un pourri, c'est un être qui n'est pas comme moi, qui ne sera jamais comme moi... c'est une grande personne, j'étais un petit garçon..."

"... mon père il m'a empêché de faire ce que je voulais il dit c'est bien, après c'est fini..."

... mon père me disait sale juif, tu es juif...

...en 1961 il m'a écrit une lettre : mon enfant bien aimé... les bêtises sont légères mais les conséquences sont lourdes... ça se terminait comme ça, ça m'a fait beaucoup de mal".

mais il enchaîne :

"il était fort mon père, il m'a élevé à la dure comme tous les autres pères... j'ai beaucoup de sympathie pour mon père".

A propos du divorce de ses parents :

"j'avais 11 ans... mon père a changé d'appartement... j'aurais voulu faire quelque chose pour lui, je ne pouvais pas... il ne payait pas la pension alimentaire à ma mère..."

L'argent, la pauvreté, la richesse reviennent aussi très fréquemment, et il parle souvent de l'argent que lui aurait laissé son père, et qu'il n'ose pas, dit-il, réclamer à sa mère.

#### d) Quatrième personne : sa mère

Dernier personnage dessiné à l'extrémité droite de la feuille, de ce fait non entièrement représentée.

Il commence à la dessiner en parlant, et la représente nue ; s'arrête brusquement "qu'est-ce que je fais ?" et gribouille par-dessus une robe, puis rend le dessin sans commentaires. Il dira plus tard, mais dans la même séance :

"... ma mère on peut pas l'aimer comme je l'aime".

Une autre fois, il évoque un rêve qu'il a fait la nuit précédente :

"... c'est un instant de la vie de ma mère que j'ai rêvé, j'étais enfant, elle avait le soin d'une mère plus jeune...

... elle allait mourir, je crois...

... ma mère, elle me garde l'autorité, c'est un peu ça le rêve que j'ai fait, l'autorité.

Mon père, il y était pas dans mon rêve".

"... ma mère me prend pour un enfant, je ne suis plus un enfant".

"les enfants gâtés, ils ne demandent plus à leur mère que ce qu'elle peut leur donner, moi non, je ne demande pas plus...

Il y en a qui désirent pas plus que ce que leur mère leur donne...".

Il parle aussi de la pauvreté de sa mère, et paraît culpabilisé de ce fait d'être là.

"ma mère, une réfugiée après le divorce, une pauvreté qui s'est fait vite".

Aîné des fils, peut-être s'est-il senti responsable de sa mère après le divorce, et coupable de n'être pas, du fait de sa maladie, à la hauteur de cette tâche, dans une situation qui pourtant aurait dû le favoriser, puisque le père était exclu.

La passation des tests s'ensuivit, comme il est habituel, mais le patient se prête mal à la "mise en carte".

TESTS : Figure de REY ; WAIS :  
RORSCHACH : T.A.T.

Figure de REY :

L'organisation grapho-motrice est du niveau de 12 ans ; on note de très grandes difficultés de concentration sur la tâche. La mémorisation est défectueuse.

WAIS :

Q.I.V. : 96

Q.I.G. : 92

Q.I.P. : 89

Le quotient intellectuel situe le sujet dans la moyenne ; le niveau de performance est légèrement inférieur au niveau verbal ; l'analyse des items permet de constater :

- des capacités de raisonnement logique qui paraissent supérieures au niveau général obtenu.
- les acquisitions scolaires ont tenu.
- des capacités d'intelligence pratique.
- de grandes difficultés d'attention et de concentration, et des difficultés à saisir les situations d'ensemble.

Pas d'indice de détérioration.

RORSCHACH

Assez bien accepté, est rapidement fait.

On constate :

- une rigidité ++ des modes de pensée, avec des difficultés de synthèse et l'envahissement par la persévération (Anat.).
- l'inquiétude quant à son propre corps : l'investissement demeurant narcissique et incapable de se porter sur une image extérieure.
- autrui est vécu comme menaçant : absence totale de relations ; la seule image humaine est une caricature se référant à une possible image paternelle.
- sens du réel encore présent : mais le réel est générateur d'angoisse.
- choc sexuel important.
- image paternelle peu prégnante.
- image maternelle très conflictuelle, entraîne des problèmes en ce qui concerne toute image féminine.
- thème de mort sous-jacent constamment.
- type de résonance intime coarté.

T.A.T.

On y retrouve un certain nombre de thèmes habituels de son discours, et que quelques planches plus particulièrement l'amènent à développer :

- inquiétude quant à l'avenir, et à son identité masculine ou féminine.
- dotation à plusieurs reprises de l'âge de 10-11 ans au sujet présenté sur l'image : or, c'est l'âge qu'il avait au moment du divorce de ses parents.
- désir de relation incestueuse à la mère, celle-ci étant vue comme acceptant l'amour de son fils, selon le fantasme de la mère initiatrice.
- une agressivité importante contre les images féminines à plusieurs reprises, thème de meurtre de la femme qui abandonne ; meurtre qui paraît avoir une double relation avec l'impuissance matérielle et avec l'impuissance sexuelle.
- agressivité qui finalement se retourne contre soi-même : évocation du suicide après abandon, qui déclenche d'ailleurs la seule identification directe du test ("il me ressemble").
- la relation à autrui se fait quasi constamment sur le mode de l'abandon vécu par le sujet.
- persévération du thème du vol : rejoint l'importance pour lui de l'argent possédé, ses références à son enfance et donc à une période où selon lui, ses parents étaient "aisés".
- conflit majeur père-fils :

double thème du meurtre du père par son fils (10-11 ans)

de la tentative de meurtre échouée du père sur le fils, qui finit par la mort du père (PI, 8).

Repris à la planche 12 où il évoque un fantôme qui successivement

- . donne la vie
- . vient tuer pour se venger d'avoir été tué.

Les deux dessins faits après le T. A. T. correspondant à ce qu'il aurait voulu voir sur la planche blanche, reprennent deux thèmes principaux, en attirant l'attention sur eux :

- la relation au père : avec en commentaire, la réconciliation de deux soldats ennemis à la fin de la guerre : "l'honnêteté si souvent souillée, déchirée, leur revient à la fin".

On note l'absence de la bouche du personnage qui paraît le plus jeune et l'absence totale des traits du visage de l'autre à qui il manque également une main ;

Il semble que l'on puisse aisément mettre en relation ce dessin et une des phrases dite au cours des entretiens :

"... je pensais que quand je serais grand, mon père allait me parler, et puis il m'a quitté, j'avais 23 ans, il est mort".

La parole du Père n'est donc pas advenue, sans accès possible à l'ordre du symbole.

Le second dessin évoque un couple "marchant vers la liberté". Le personnage masculin y est également dessiné sans bouche, posant ici encore la question de l'accès à une parole réellement signifiante.

L'allure générale du personnage par ailleurs, évoque les difficultés au niveau de l'identification qui demeure et ne peut être qu'ambivalente : le même personnage revient dans ses dessins sur le mode répétitif :

soit personnage sexuellement indéterminé ;

soit personnages costumés selon des références historiques mais dont l'identité, se bornant au costume, reste donc extérieure et superficielle.

Soyons juste. L'apport des tests et leur batterie nous est apparu bien mince. Daniel P..., lui, il cause... il cause... c'est Zazie dans le métro.

On peut toujours le "tester" ... ce serait plutôt Zazzo dans le métrique...

Tout ce matériel a naturellement fait l'objet, lors de réunions de service, d'exégèses variées chez les uns et les autres.

Nos fantasmes respectifs s'y sont alimentés. N'est-il pas de bon ton et infiniment rassurant d'être toujours en avance d'un fantasme sur les fantasmes de nos patients ?

C'est probablement le fantasme le plus assuré chez tout "soignant"... toutes les fables scientifiques ou idéologiques ne manquent pas de s'y engouffrer, occultant l'indispensable béance.

Dans cet ordre d'idées, le Père occupant sur le devant de la scène la place que l'on sait, et soucieux de trouver une explication à l'inclination du malade pour les personnages travestis (fig. 1 et fig. 3), l'un de nous fit remarquer que le Père était tailleur. Véritable aubaine qui nous réjouit pendant une heure. Le Père, celui qui taille... les habits et pourrait aussi menacer de tailler autre chose...

Malheureusement, renseignement pris, il n'a jamais exercé ce métier. On peut toujours reconstruire un échafaudage en se rattrapant sur le fait que c'est la mère qui est pantalonnière.

On le croyait tailleur, le Père, c'est ailleurs qu'il était.

La lettre qu'il a un jour adressée à son fils nous semble suffisamment éloquente pour en témoigner. Nous la reproduisons ici. Elle parle seule.

"

(1)

Mon Cher Daniel Tchutinqué,

Alors nous sommes de nouveau séparés, toi avec des paniers, moi avec "mon fumier" de la colline !!!

Prions le Bon-Dieu, d'être charitable avec nous et notre famille et de nous renvoyer un peu d'espoir pour notre avenir si accidenté et que nous soyons définitivement tous ensemble dans la douceur familiale et la compréhension paternelle et maternelle !!!!!

J'ai rêvé toute la nuit, de mes chaussures, bienveillantes et larges d'esprit - Autant plus que les chevilles étaient trop étroites, entêtées, mesquines et m'ont provoqué une large bosse. Tu étais souvent incommodé pour mon comportement envers toi !!! mais c'était "la bosse" qui n'a aucune notion de la charité, de l'amour et de l'humanité !!! Fini les souffrances car grâce à des suggestions, je vais c.a.m en ville pour m'acheter des sandales, mode ye-ye, avec des semelles électroniques qui me faciliteront la traversée La Colline-Mont Cluvier, dans 35 minutes contre la montre !! Alors Daniel chéri, je viendrai chez toi jeudi prochain tout heureux avec mes "choco-godasses" et je t'apporterai le plus cher que tu aimes : le Ricoré et sucre et nous allons boire ensemble pour la santé de l'humanité et l'univers bien handicapés ! ! ! !

Milliards et millions de baisers de ton père qui t'adore !!! \_\_\_\_\_

(1) Tchutinqué : Il ne s'agit pas d'un "néologisme", comme on pourrait le prendre, Tchutinqué dérive d'un terme russe Tchoutki ou Tchoudni = adoré. C'est une formule affectueuse qui ne peut se traduire qu'approximativement. Le père de Daniel P.. est d'origine juive polonaise. Choutka veut aussi dire "une blague".

Il (se) serait même plutôt taillé, le père...

... c'est le Non-Père.

S'il est vrai qu'il faut trois générations pour faire un psychotique, nous aurions aimé en connaître davantage sur celles qui ont précédé.

Malheureusement nous en ignorons tout... il est vrai que celle-là se suffit peut-être à elle-même...

L'examen formel du discours de Daniel P.. n'a, au demeurant jamais objectivé de délabrement sémantique. Il n'est pas à proprement parler schizophrase.

Il parle ou écrit sur lui-même de manière parfois très compacte.

Voici quelques extraits de ce qu'il lui arrive de noter sur sa personnalité :

Décembre 1964.

#### Point de vue de la grandeur

Les excès de mon père dans son caractère vis-à-vis de moi. L'absence de richesse qui a fait surgir une espèce de valeur supérieure tout au fond de moi-même et qui a résulté d'abord d'un élan dans l'historique puis d'une division de ma personnalité.

#### L'agressivité

Un manque de confiance qui me ramène à me méfier de mes capacités, un malaise, tout en étant sensible qui m'a donné une espèce de timidité ; tout en ne pouvant rien faire de voir une pauvre mère se crever de travail avec d'autant d'inconscience et de chasteté.

#### Le moral

Petit à petit, je me suis renfermé sur moi-même et je n'ai plus pensé qu'à moi-même, puis sont venus les tourments...

#### L'égoïsme

Tout simplement en pensant aux femmes...

#### Le travail

Manque de réussite à cause de mes tribulations étant petit ce qui m'a donné évidemment une négation de volonté.

Nous avons été, et sommes toujours plus particulièrement sensible à l'effort de sens, s'il existe, que de discours insistant doit bien viser à faire entendre, dans son mouvement même, où se fait le Sujet, le seul Sujet qui nous intéresse, le Sujet parlant... celui qui se fait et se défait dans et par le langage.

De nouvelles interrogations surgissent là.

Dans la "lave de sa catastrophe spirituelle", qu'est-ce que parler veut dire ? et pour reprendre l'admirable formule de LACAN "qui parle à qui ?".

On l'a vu, le Discours de l'Autre se présentifie. Le Sujet en question, le Fou, en est-il le simple Haut-Parleur ? ou bien faut-il, avec SARTRE, se demander "ce qu'on a fait de lui" ?

Ce Discours, communique-t-il quelque chose, et à qui ? qui est visé à travers nous, et où ? la question se repose là de ce qu'il convient de saisir topologiquement et dans son vif, de tout ce qu'il en est des notions de transfert et de contre-transfert, par-delà les pauvretés psychologisantes qui sont la règle. Nous y reviendrons.

Et si nous pouvons l'entendre, quelle clef est perdue chez le psychotique ? Peut-on, même si nous croyons la retrouver, la lui restituer, en tout ou partie ?

Nous nous sommes contentés de pointer dans ce flot discursif certains signifiants qui se répètent et insistent... la mort du Père... l'énonciation de son annonce... la castration imaginaire... la Parole manquante...

En attendant, Daniel P.. continue à discourir... il construit en ce moment des jouets en bois... de petites maisons pour enfants... un bizarre château flanqué de tours quadrangulaires... il nous les montre...

... Il continue à dessiner et à peindre.

... Il interroge toujours "Cette fille, croyez-vous que je peux l'épouser ? les types me disent que pour la kermesse, il faut faire l'amour. Mais moi, je ne m'y connais pas en femmes...".

Il cause, il cause et il ne sait pas ce qu'il dit.

Pour Freud, à en croire BLANTON,

"Le choix d'une femme est l'une des choses les plus difficiles dans notre civilisation".

"... il y a les Docteurs qui soignent par le regard et ceux qui soignent par les médicaments".

(une vieille malade asilaire).

"Ne me regardez pas ! Surtout ne me regardez pas..." dit-il à l'une de nous qui considérait son travail à l'atelier de menuiserie... ce disant, il appuyait les deux mains sur ses tempes comme pour les comprimer.

"M.M., il me persécute... il me regarde sans arrêt".

"Le regard des autres me fait mal... il n'y a que le Docteur qui me parle sans me regarder... lui ne me fait pas mal et encore, si ! une fois. La fois où il m'a demandé qui me regardait ainsi...".

"Quand on me parle, je ne supporte pas qu'on me regarde..."

On connaît l'apologue proposé par LACAN, de la Mante religieuse. L'amante dont on sait, dans l'amour, le sort par elle réservé au mâle.

La Mante est supposée grossie à l'échelle humaine, face au partenaire copulateur.

Si le sujet ne voit aucune image de lui-même se refléter dans cet œil à facettes, alors surgit l'angoisse, comme appréhension pure du Désir de l'Autre, à ce moment où le sujet ne sait plus ce qu'il est comme objet pour l'Autre.

Dans la position où je ne vois pas l'image qui se reflète de moi dans ses yeux, c'est-à-dire alors que je ne vois pas comment elle me voit.

Nous rappellerons la formulation lacanienne "Le Désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre". Le de s'entendant au sens du génitif objectif et subjectif, et au sens du de latin : à partir de.

L'autre s'entend comme lieu de la parole, celui du signifiant.

L'angoisse, c'est l'affect – le seul affect qui soit, d'ailleurs, qui surgit lors de certaines confrontations critiques du sujet, organisé autour d'un vide, avec le désir de l'Autre. Ce rapport est ambigu, dans la mesure où l'objet du désir est voilé.

L'homme ne sait pas ce qu'il veut, et en plus, il ne sait pas ce qu'il dit. Et ceci rend compte de cela. Le sujet est effet du Signifiant. C'est parce qu'il y a langage qu'on peut parler d'Inconscient. Non l'inverse.

Ce que nous observons ici nous a paru avoir quelque rapport avec l'illustration de la Mante religieuse. L'exemple de LACAN est certes hyperbolique et massif, emprunté au règne animal.

Quelque chose de cet ordre doit bien fonctionner ainsi chez le psychotique, dans le cas qui nous intéresse.

"L'Angoisse, c'est la sensation du désir de l'Autre".

Ce qui nous introduit à autre chose.

"La liberté, c'est le vide".  
(G. MATHIEU)

"Que font les hommes en face des risques d'effondrement nerveux ? Certains affirment, c'est cela liberté totale, laisser toutes ces forces agir et se réaliser à leur aise. D'autres à coup de volonté, instaurent un tyrannique service d'ordre dans leur embouteillage intérieur, ils se blessent et mécontentent leur puissance frustrée.

D'autres enfin courent au médecin, au psychiatre, au psychanalyste, et cherchent des chocs qui donnent l'illusion de l'apaisement.

Mais préexistant à cet éclatement intérieur et poussant au maximum, il y a en l'homme une fissure plus profonde encore, sa nature elle-même est blessée par le péché originel. Ces péchés actuels, personnels et collectifs accentuent chaque jour l'éclatement. Les remèdes ne guérissent qu'en apparence, ils ne s'attaquent pas aux vrais problèmes".

Ecrivait le 30 Juillet 1963

C.. Christian, le cas II

Et, nous objectera-t-on si ce texte n'était pas de lui ? ...

... Volens nolens, ce serait encore celui qu'il a choisi d'écrire.

Probablement pas pour rien... dans cette hypothèse, il aurait pu recopier les lettres de Madame de Sévigné... ou les prévisions météorologiques.

Qu'en savons-nous par ailleurs de ce cas II ?

...

Monsieur C.. Christian, âgé de 27 ans, a été admis à l'Hôpital Psychiatrique le 26/9/1961 alors qu'il en avait 17, avec le diagnostic de schizophrénie paranoïde. Il est, depuis cette date, toujours resté à l'Hôpital, les différents essais de sortie ayant échoué.

Il est né le 12 Mars 1944 à NICE, d'un "père inconnu". Il a vécu avec sa mère jusqu'à l'âge de 15 ans. En 1959, elle meurt d'une affection cancéreuse.

Il aurait eu une scolarité régulière, ayant suivi des cours complémentaires jusqu'à la classe de quatrième, ensuite, il a fait des études pendant deux ans en vue d'obtenir le C.A.P. de dessinateur industriel, mais les a interrompues pour occuper un emploi dans une entreprise de chauffage central pendant 6 mois.

Depuis le décès de sa mère, il a été "pris en charge" (le mot n'est pas trop fort...) par une tante maternelle qui n'admettait pas au début la réalité de la maladie de son neveu ; elle le frappait, le mettait à la porte, et disait au médecin lors d'une visite à l'Hôpital : "qu'elle n'avait vu son neveu que très récemment et que le souvenir vivace des "méchancetés de ce dernier lui permettait de vivre en paix, la conscience relativement tranquille".

Le début apparent des troubles remonte à l'âge de 16 ans (1960), un an après le décès de sa mère, avec un syndrome d'influence, d'automatisme mental, de pouvoir magique d'étrangeté du monde, et quelques phénomènes obsessionnels.

"Je suis allé voir le film Ben-Hur... à chacune de mes pensées, l'acteur se tournait vers moi, il devinait ce que je pensais... les gens pleuraient lorsque je voulais... puis il y a eu l'hypnose, on a essayé de me faire tomber dans la schizophrénie. C'est un genre de château en ruines... Les arbres morts dans les allées... il y a des barrières... on me faisait des chocs sexuels... les gens se mettaient à poil... j'ai cru qu'on voulait me tuer... tout cela était peut-être ridicule... tout le monde me mettait des rayons X sur la route.

Cela a une influence sur la vue... à chaque fois que je pensais, j'étais contré... des mots grossiers arrivaient au moment où je n'y pensais pas...".

En 1961, il a reçu 30 comas insuliniques à l'Hôpital Psychiatrique. Le 18 Décembre 1961, on a noté une rémission et il sortit avec un traitement neuroleptique (LARGACTIL : 75 mg par jour). Il a été suivi au Dispensaire d'Hygiène Mentale. La prise en charge socio-familiale a été médiocre.

Le 27 juillet 1962, il était réinterné à la suite d'une fugue qui avait abouti à son hospitalisation à EPINAY-SUR-ORGE. Il était alors dans une phase processuelle schizophrénique ayant motivé l'instauration de différents traitements neuroleptiques ainsi que le recours à la sismothérapie.

En Août 1963, lors d'une permission, il a fait une deuxième fugue. Il a été hospitalisé à PARIS et réintégré à NICE en Janvier 1965 : depuis il n'est plus sorti, il est toujours aussi délirant et se montre très replié sur lui-même en ne participant que de très loin aux activités du service, évitant le contact, sauf précisément l'atelier de dessin qu'il fréquente très assidûment.

C'est avant tout un "autistique".



Cas II Fig. 1 Dessin libre

Habituellement d'une très grande qualité esthétique, ses productions s'ordonnent sensiblement autour de trois séries.

1) Les bouquets de fleurs tel celui de la fig. 1.

Dessin polychrome exécuté au stylo feutre et à la gouache.

L'envahissement du papier est quasi-total.

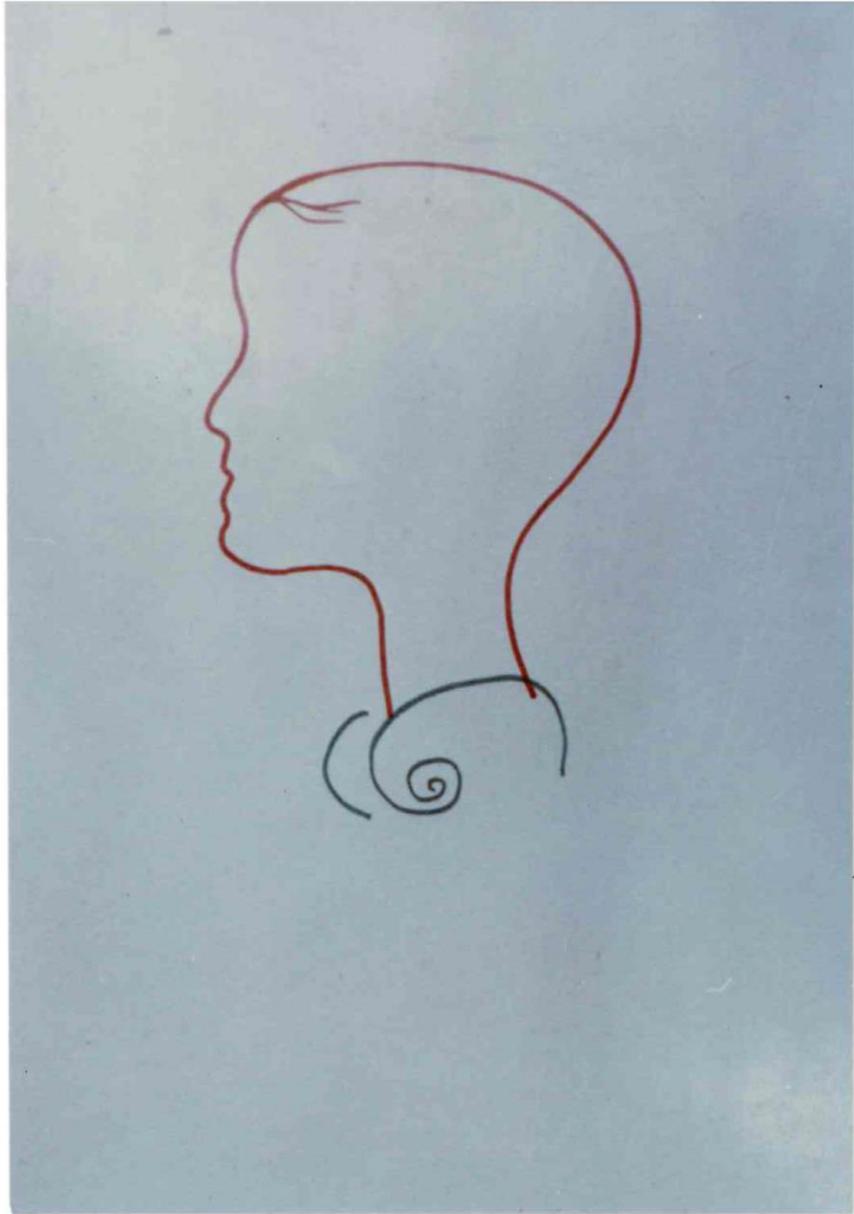
La base est formée de stries colorées.

En surgit une sorte de feu d'artifice floral, en motifs arrondis, pointillés, à contours hérissés.

La bande mauve de la base du dessin contribue à équilibrer l'ensemble.

Ce dessin nous a évoqué ces objets de notre enfance appelés "sulfures", les sulfures si souvent rencontrés dans les salons de nos grand-mères, petites boules de verre épais donnant à voir, pétrifiés comme le Moi du malade, de petits bouquets colorés.

Ils sont maintenant coulés dans une résine synthétique, plus conforme aux techniques de notre temps.



CAS II Fig. Dessin libre

## 2) Les portraits vides

Le dessin de la fig. 2 nous a plus. Ceux des fig. 5 et 6 aussi. Nous en avons orné les bornes de ce travail. C'est leur dimension apollinienne.

Ces visages sans visage ont pourtant une extraordinaire présence.

Les yeux et les oreilles ne sont pas figurés. Ce qui est représenté, c'est un contour, une clôture, enveloppante d'un vide.

Aucune libido n'émane d'une quelconque lamelle orificielle.

Deux traits toutefois nous retiendront, en haut et en bas du dessin.

a) – qu'en est-il en effet de ces deux ou trois petits rameaux sur le front ?

Des vaisseaux sanguins... ou plutôt des cheveux auxquels il est fait référence dans le discours tenu au psychologue "des cheveux en rapport avec mes aventures... j'étais très beau... rien de plus beau que les cheveux". Le Roi légendaire en aurait certainement dit autant...

D'aucuns, dont SPITZ, ont spécialement étudié les premières relations objectales de l'enfant avec les visages des parents.

SPITZ pense que les premiers sourires sont déclenchés par la perception visuelle de la ligne d'implantation des cheveux sur le front.

Chauve lui-même, il nous dit qu'il devait se mettre un béret s'il voulait faire rire le nouveau-né... entre nous, il y a de quoi se marrer... on le comprend un peu, le nouveau-né...

C'est assez cocasse... nous ne sommes personnellement pas allés jusqu'à nous affubler d'un postiche...

Il est vrai que tout le monde ne peut pas être chauve... surtout à l'intérieur de la tête.

b) – A la base du cou, en guise de cravate, un autre trait spiralé, qui va nous renvoyer à toute une série du même que nous exposons dans la fig. 3.

Ces dessins sont signés. Mais il nous semble que la véritable "signature" est dans ces deux marques dont nous parlons, davantage que dans celle, formelle, qui est apposée au bas.



Cas II Fig. 3 Dessin libre

### 3) Les signes spiralés

Il s'agit d'une succession d'apparence "stéréotypée", comme on dit dans les livres, de graphes monochromes, de forme spiralée.

La dimension du motif s'amplifie de bas en haut, sans que finalement le résultat en soit rigoureusement le même. Tantôt clos, tantôt ouvert, pouvant évoquer ici une coquille d'escargot, là un pavillon de l'oreille, ailleurs un fossile ou un embryon.

Tous ces dessins ne sont assortis d'aucun commentaire spontané et toute sollicitation de notre part s'est heurtée à une catégorique opposition.

Le signe est ce qui représente quelque chose pour quelqu'un. Mais ici, quoi ?

De toute évidence quelque chose se répète, qui ne peut être reproduite.

"Ce qui se répète, c'est l'impossibilité de la répétition".

(KIERKEGAARD).

Chez le psychologue qui l'examina en Décembre 1972, il fit l'objet du compte-rendu suivant :

a) L'entretien :

Monsieur C.. se présente sous un aspect assez misérable; peu soigné.

Il vient sans réticence, et demande à "discuter un peu" ou à se reposer avant d'aborder chaque test ; il reste alors tassé sur lui-même, tête baissée, sans mot dire, ou en grommelant à voix basse des mots inintelligibles. Il n'est guère satisfait de la division où il se trouve et semble rester très isolé : " les autres, je ne sais pas d'où ils viennent, ce qu'ils sont..." ..." la division c'est minable, il y a des ogres qui vous embêtent..."

Sa famille : "j'ai mon père, ma mère, ma fille, ma sœur". Plus tard, il ajoute : je suis fils unique, mais je voudrais revoir mon frère et ma sœur que j'avais vus petits à la maison".

...ma mère vit toujours à Paris, elle doit servir dans un restaurant... je l'avais perdue de vue, je l'ai retrouvée à la maison... elle a été torturée...

...ma mère s'appelle C.. mais c'est pas son vrai nom, elle avait un nom russe..."

Il mentionne d'ailleurs souvent la Russie, surtout dans le Rorschach, parle aussi du Vatican.

Mais la plupart de ses phrases commencées à haute voix, se terminent de façon totalement inintelligible : suite de sons plus que de mots, murmurés de plus en plus doucement.

Il dit ne plus dessiner, et n'accepte de le faire qu'après quelques réticences ; les tests sont acceptés dans l'ensemble mais leur passation est très longue, l'absence de concentration et la fatigabilité du sujet s'avérant importante.



CAS II Fig. 4 Dessin libre  
Dessin effectué d'après un modèle :  
La danseuse au bouquet saluant sur scène de DEGAS

La fig. 4 pourrait être lue comme un test de famille, les trois personnages de la fratrie, sans identité, étant évoqués au cours de l'entretien chez le psychologue. On voit mal la place dans la filiation.

"Que suis-je là ? ... les autres je ne sais pas d'où ils viennent, ce qu'ils sont..."

b) Les tests :

- Tests utilisés : Figure de REY; WAIS; RORSCHACH

- Figure de REY :

La structure d'ensemble de la figure est bien reproduite, mais la reproduction est peu précise (niveau moyen de 8 ans), effectuée dans un temps moyen.

A l'épreuve de mémoire, seul le rectangle est conservé correspondant donc à la perception juste de la copie.

- WAIS :

Q.I.V. : 54

Q.I. : 46

Q.I.P. : 43

Le niveau d'ensemble est très bas, du niveau de la débilité profonde.

L'indice de détérioration est important : 69%

- RORSCHACH :

Le protocole n'est significatif que par la persévération du thème animal, la réaction d'angoisse massive, et surtout les néologismes : par exemple :

Planche II : "Le marais du chamicot, c'est un pouchacot, une sorte d'aigle qui vit dans les manoirs russes".

Planche IV : "le scribe du matu grassy...".

Planche V : "c'est un bélinoptère...".

Aucune adhésion au réel.

On retrouve aussi la persévération de la référence à la Russie.

Il n'a pas été possible de faire l'enquête.

... Ecriture matricide d'un JOYCE ou "degré zéro de l'écriture"?...

Le T.A.T. n'a pas été accepté, et n'aurait sans doute fourni que d'autres exemples de vocabulaire.

Les dessins sont constitués presque exclusivement d'arabesques auxquelles il donne un nom : "ibis", "des fleurs, des bonbons".

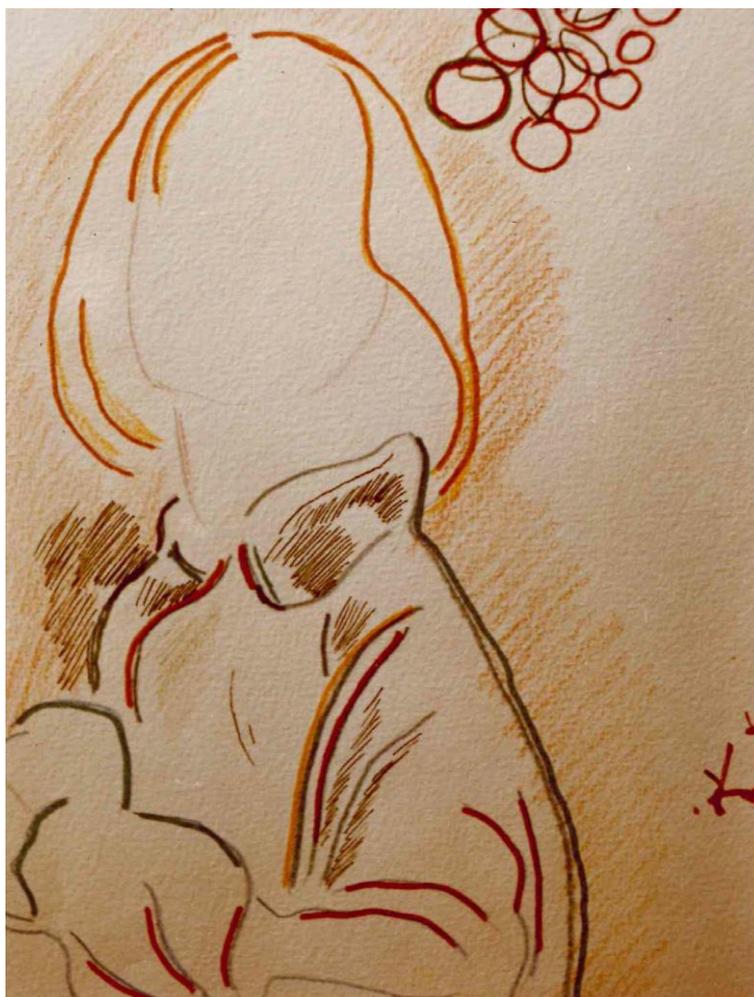
Il dessine aussi une sorte d'écriture et il semble que ce soit en imitation du vis-à-vis ; succession de signes informes mais disposés en ligne :

"C'est un langage qui est très beau... des cheveux en rapport avec mes aventures... j'étais très beau... rien de plus beau que les cheveux".

Il fera de même pour le dessin qui lui est demandé après le Rorschach : suite de signes stéréotypés qu'il dessine en chantonnant et enferme plus ou moins dans un rectangle à partir duquel il paraît écrire une lettre tout en murmurant des phrases sans signification, mais à consonance anglaise ; c'est un test nouveau".



Cas II Fig. 5 Dessin libre



Cas II Fig. 6 Dessin libre

"Je suis ce malheureux comparable aux miroirs  
Qui peuvent réfléchir mais ne peuvent pas voir..."

Contrechant. Le Fou d'Elsa.

(L. ARAGON)

La même absence des traits du visage est repérable dans les fig., 5 et 6.

Les silhouettes sont ici présentées en buste avec une ébauche à la main gauche dans la fig. 5.

L'allure générale en est gracieuse, sinon gracile.

Il paraît s'agir de personnages féminins.

La figuration de la chevelure se retrouve.

Les silhouettes sont encadrées par des traits crayonnés et agrémentées de motifs décoratifs, indiscutablement esthétiques, géométriques, en rosaces ou en bulles.

Les dessins sont sobres, purs, extrêmement stylisés.

Ils ne sont pas sans évoquer certaines productions de MATISSE (nous pensons au Saint Jean-Baptiste de VENCE pour la fig. 6) ou de J. COCTEAU (dans la stylisation ornementale de la fig. 5).

C'est évidemment autour des relations du Sujet à l'image du corps que s'est situé l'axe de nos réflexions.

"Les fluctuations de l'image de soi" ont fait chez H. FAURE l'objet d'un important travail in "Les objets dans la folie. Les appartenances du délirant". Il convient de souligner le caractère "civilisateur" de l'asile, pointé par cet auteur, en ce qu'il permet le développement d'une telle profusion d'œuvres plastiques.

Les silhouettes des fig. 2, 4, 5 et 6 sont à la fois esthétiques et inquiétantes... unheimliche... inquiétante familiarité...

Comme les mots, elles cachent et révèlent en même temps ce qu'il en est de "Sense experience" selon la formule d'ELLA SHARPE (An examination of metaphor).

C'est en quoi ces dessins ont valeur signifiante.

Ces visages n'ont pas d'identité. PICASSO disait qu'il voulait avant tout que ses têtes soient "quelqu'un". Quand on n'a pas d'identité, on n'existe pas. L'identité, ça fait problème pour tout le monde.

Il est difficile de ne pas se référer ici à la thématique lacanienne du miroir et à l'assomption de l'image spéculaire.

On sait que l'identification narcissique, primaire et aliénante où le sujet est son double, est la matrice des identifications futures.

A partir du petit autre, c'est la question de la genèse du Moi.

Cette identification primordiale se fait à la Gestalt visuelle de son propre corps. Les silhouettes et les contours ici observés en sont peut-être exemplaires.

Mais cet évènement exige aussi, faut-il le rappeler, l'assentiment de l'Autre, qui conditionne une correcte insertion à l'ordre Symbolique.

Ce qui nous renvoie au Désir de l'Autre. L'image spéculaire,  $i(a)$  dans l'algèbre lacanienne, le Moi imaginaire doit être ici entériné par l'Autre.

F. DOLTO, dans sa métaphore des feux colorés, nous dit qu'il y faut :

- le feu vert du père, désir inconscient, et aussi partiellement conscient
- celui de la mère, feu orange qui doit au moins clignoter
- et désir de l'enfant... désir de naître... de communiquer.

C'est le thème de l'enfant "votif"... de l'enfant qui est toujours "fausse-couche de la vérité"... de l'enfant nous dit F. DOLTO, vecteur de la pulsion de mort dont il sera libéré dans la mesure où la castration symbolique lui sera signifiée par un autre lui-même castré.

Chez Christian C., on peut s'interroger sur ce qu'il en fut de ce père "inconnu" et du désir de la mère.

A. DE WAELHENS est frappé par l'énorme pourcentage de crises psychotiques survenant dans l'année de la mort du parent du sexe opposé. La biographie nous indique que le décès de la mère est survenu en 1959, alors que le patient avait 15 ans et le début apparent des troubles mentaux se situe en 1960, entre 15 et 16 ans, précisément.

Que peut-on repérer, à partir de ses dessins et de son dire, de son propre désir ?

Désir (de) mort ? désir agonique ? désir avorté ? désir embryonnaire ou ataxique, certainement pas nul, ce dont témoigne dans la représentation figurée le couple signifiant présence-absence.

Désir potentiel, qui insiste à se dire "Que suis-je comme être sexué... homme ou femme... et aussi que je pourrai ne pas être...".

Désir de désirer... Désir en panne de vivance...

Désir bégayant...

L'individualité est certes non assumée... c'est le "je" qui est aboli... l'annulation subjective est le propre du fait délirant.

"L'Histoire ne se répète pas... elle bégaie".  
du film "36. Le grand tournant"

Mais Christian C.. est dans la préhistoire. Précisément dans toute la mesure où nachträglich, il ne peut s'historiciser.

Aucune histoire subséquente n'est rétroactivement possible - notre histoire réelle ne commence qu'avec sa négation radicale - qui rend inaccessible ce qu'elle nie.

Paradoxe premier du refoulement originaire - début aliénant que le Sujet doit connaître - pour se constituer comme tel et ne pas s'aliéner.

La psychose est son échec.

D'autres remarques, indépendamment de la diarrhée néologique dans l'appréhension du Rorschach, sur laquelle nous reviendrons, méritent un petit arrêt, si nous considérons le compte-rendu des épreuves psychométriques.

Qu'en est-il notamment de leur fiabilité si nous comparons le résultat de la WAIS, qui assigne un Q.I. de 46 à celui qui s'exprime en Vérité dans la lettre inaugurale ?

Nous voulons bien prendre en considération le fait qu'il l'ait rédigée il y a plusieurs années... et que, depuis, la "perte" se soit majorée... mais tout de même...

"L'intelligence, disait BINET, c'est ce que mesure mon test". Voire... On connaît, dans cette perspective, la valeur accordée aux épreuves des questions dites "absurdes"... "J'ai trois frères... Paul, Ernest et moi"... "pourquoi Napoléon ne pouvait-il pas épouser Jeanne-d'Arc ? ... "parce que c'était une sainte..."

L'absurdité n'est probablement pas dans la réponse.

Et puis, lui aussi, il ne joue pas le jeu... les tests, il en invente... les siens, précisément... "c'est un test nouveau"... contre-test ? anti-test ?

Décidément, les schizophrènes n'ont pas fini de nous étonner...

"Hippologie, ce mot vient du Grec. De Hippos qui veut dire science comme dans hypothèse, et de logie qui veut dire cheval, comme dans maréchal des logis"

(Perle militaire attribuée à l'Adjudant chargé du cours d'hippologie à l'école de cavalerie de SAUMUR, en commençant sa première leçon).

"... Il sait le Grec... veillons au grain"

(J. AUDIBERTI - Le Cavalier seul).

Il faudrait probablement aussi reconsidérer au passage l'emploi de certains termes pourtant consacrés par l'académisme psychiatrique... tel celui d'autisme... classiquement répertorié dans l'inventaire de la schizophrénie.

Un autre patient s'en déclarait atteint, "d'autisme"... "en effet, disait-il, il y a des voix qui m'ôtent les idées..." il fallait le trouver...

On sait que le mot fut introduit par BLEULER, comme conséquence directe de la dislocation schizophrénique.

Etymologiquement, il est construit à partir du grec "autos" qui veut dire : soi-même.

Pour peu qu'on essaie de l'éclairer correctement, il est tout ce qu'on voudra, le schizophrène, précisément tout, sauf lui-même...

C'est un peu la réponse au Cyclope... "outis.. Personne".

Alors, autisme... ôtisme... ou hôtisme.. ? Il convient comme ça, de temps en temps, de relustrer un peu le sens des mots.

Entre plusieurs mots, ne sied-il pas de choisir toujours le moindre ?

Christian C., il se prête mal aux explications.

"pourquoi vos visages n'ont-ils pas des yeux ou des oreilles ?..."

"c'est plus beau ainsi..."

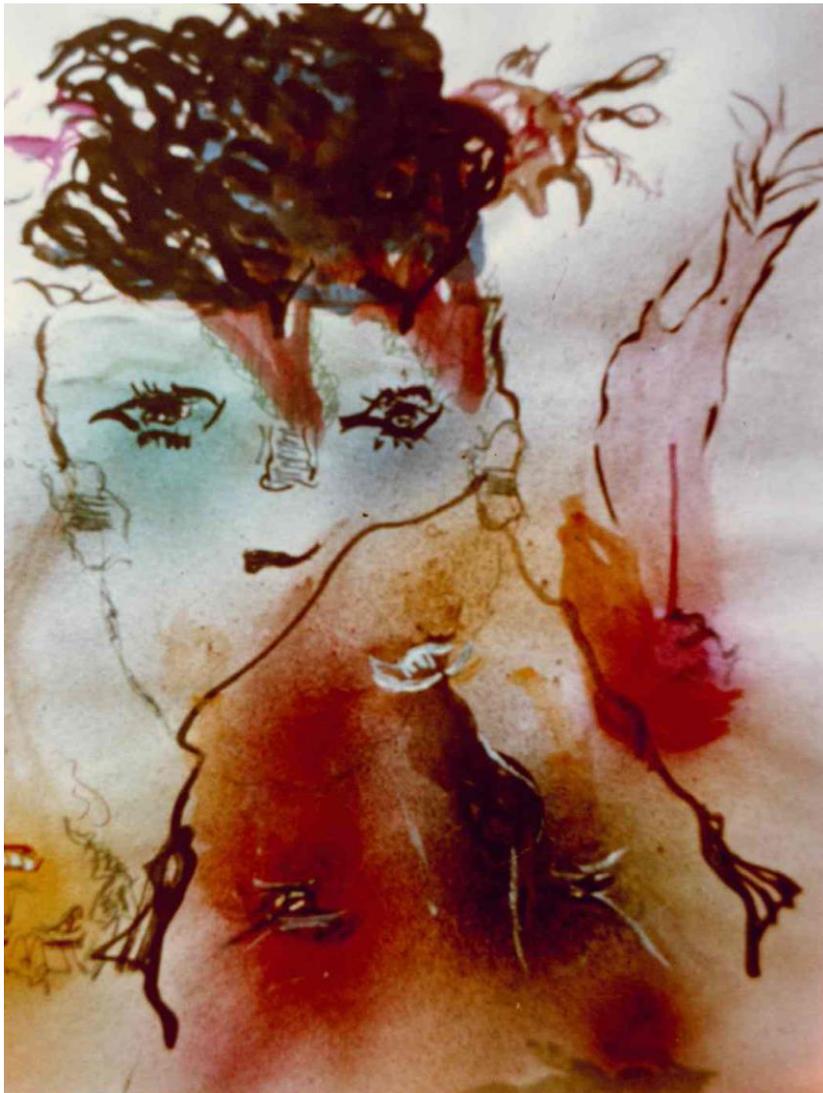
Il ne nous a pas été accordé non plus d'élucider la signification de ses multiples références à la Russie... aux manoirs russes...

Mais après tout, quelle que puisse être la tentation qu'on en ait, il n'est pas donné à tout le monde de délirer...

N'est pas fou qui veut.

"Le visage est un dilème"  
(sic)

... note aussi le cas III, François C..



CAS III Fig. 1 Dessin libre

La représentation imbriquée et réflexive des visages humains nous a ici séduits par la richesse des coloris où l'aspect de fond marin est rendu par une pulvérisation d'un mélange de gouache sur lequel est ensuite exécuté le dessin.

Tout ce qu'il en est des fantasmes schizophréniques du corps morcelé y peut être évoqué.

C'est toutefois la ligne oblique de clivage qui nous a retenus surtout, dans la coupure nette qu'elle suscite, un peu comme la barre d'un personnage de carte à jouer.

Quelque chose aussi de la "Figure in the carpet"...

En marge de dessin : "Dieu dessine et écrit. Dieu qui est en moi".

"L'univers est une machine à faire des Dieux".  
(BERGSON)

Chez le cas III, c'est toujours Dieu qui écrit ou qui parle à travers lui...

Ce genre de phrase revient très souvent dans ses propos ordinaires comme dans sa production picturale.

Dieu et Satan, c'est son problème à François C..

Et, pour lui comme pour nous, c'est la lettre "S".

C'est même la raison pour laquelle il est à l'Asile.

La figure 2 est un dessin libre exécuté au feutre polychrome.

Elle fait partie d'une série où sont assez régulièrement représentés des soleils voilés par des nuages.

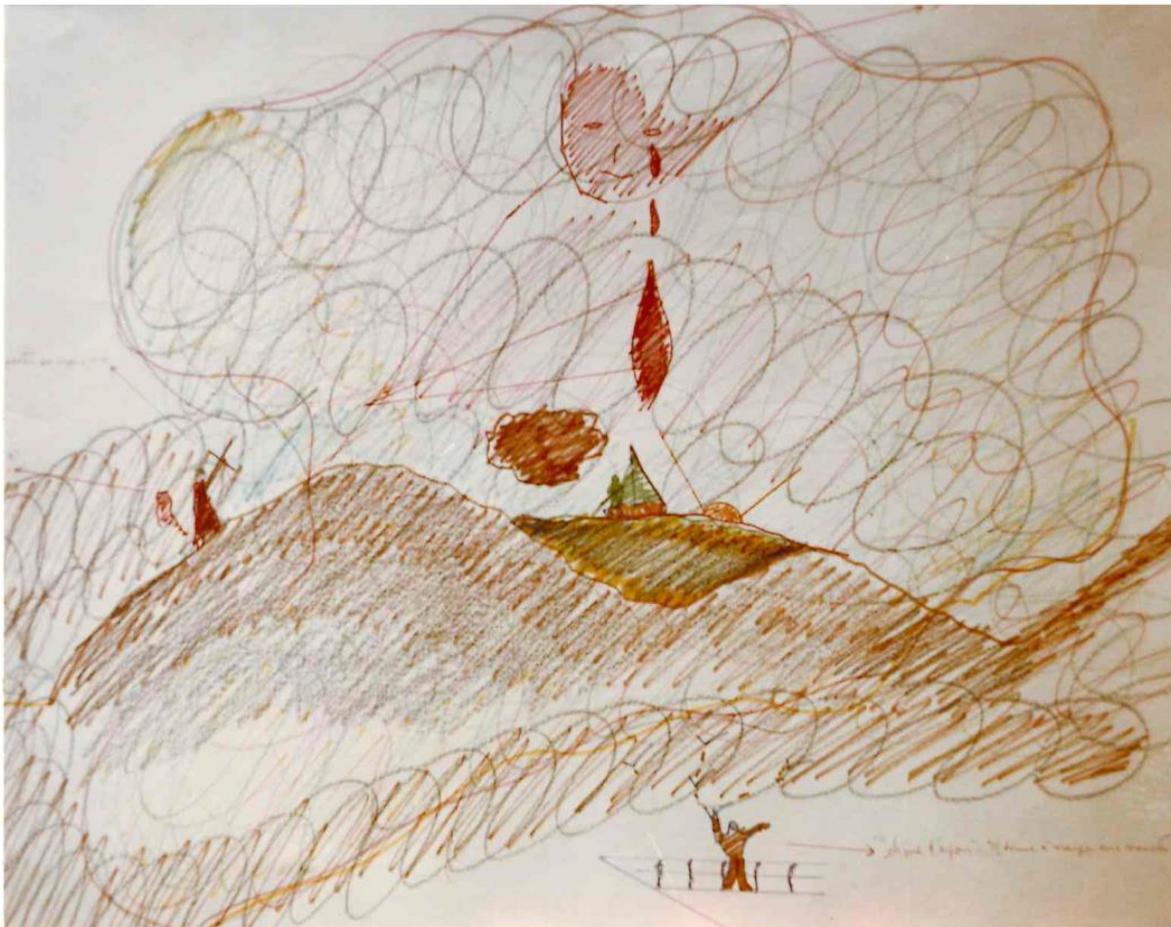
Il y en a ici deux, avec des commentaires.

Soleil rouge à visage humain en haut, dont l'œil gauche saigne... "soleil en deuil".

Soleil plus petit, levant ou couchant, d'où émanent seulement deux rayons jaunes, sur l'horizon d'un petit lac brun suspendu, figuré en coupe entre deux mamelons montagneux inégaux.

Un petit bateau à voile sur le lac avec un personnage lilliputien qu'on retrouve au bas, derrière un petit enclos, et comme soutenant l'ensemble à bout de bras... "en signe d'espoir, il donne à manger aux mouettes".

Et puis, le Seigneur, toujours, "Christ portant sa croix" dans l'ascension du flanc gauche de la montagne.



Cas III Fig. 2 Dessin libre

François C.. a 41 ans. Il est célibataire et a été admis à l'Hôpital Psychiatrique le 4 Mars 1959, alors âgé de 26 ans, pour schizophrénie paranoïde.

Il délirait, avec automatisme mental, sur des thèmes mystiques religieux :

"j'avais fait des erreurs dans l'interprétation de la Bible.. je suis guidé par les "S".

Lettre qui se forme sur ma bouche et alors je pense bien.

Au début, je me suis demandé ce que ça signifiait, j'ai pensé à l'hypocrisie et j'ai cherché sa signification sur le dictionnaire... Je croyais que la lettre "S" c'était le Seigneur, mais le Pasteur m'a dit que c'était Satan... C'est à cause de cet S que je suis ici... Je reçois des significations : 3 doigts pour faire aboyer les chiens, 4 c'est la présence, 5 la plénitude... J'entends la voix de Dieu..."

Né le 6 Septembre 1932 à MARSEILLE, C.. François, fils unique, a perdu sa mère d'un cancer du sein alors qu'il avait 9 ans. Son père, représentant de commerce, s'est remarié peu de temps après. Cette deuxième femme que nous appellerons désormais Madame C.. a vécu longtemps avec la grand-mère de François, et dit savoir d'elle que la mère de ce dernier était très inquiète pendant sa grossesse au sujet du développement de son enfant. Elle craignait d'avoir un enfant anormal.

Madame C.. n'a pas eu elle-même d'enfant de Monsieur C.. Ce dernier ne lui en aurait pas donné par crainte de voir François abandonné ou moins aimé.

Cependant, la naissance a été normale et aucun antécédent pathologique malformatif ou toxique ne fut noté.

Le père est décédé en 1959 à la suite d'une hémorragie cérébrale. Le grand-père maternel aurait été un malade mental (Délire à thème mystique également).

L'enfance de François a été décrite par Madame C.. "enfant craintif, renfermé et passif".

Il a obtenu le certificat d'études primaires et a poursuivi jusqu'au Brevet Industriel qu'il n'a pas obtenu.

Il a commencé à travailler à l'âge de 16 ans comme dessinateur industriel dans une entreprise où le patron se montrait content de lui.

A 17 ans, il s'est converti au protestantisme, religion de sa deuxième mère, Madame...

A 18 ans, il fit des fugues et la qualité ainsi que rendement de son travail subirent une baisse sensible.

On apprend qu'il fut réformé temporairement mais rappelé sous les drapeaux pour être envoyé en Algérie de 1953-1956. A son retour, il a présenté des troubles psychiques (hallucinations et délire mystique) qui ont alarmé son entourage et ont motivé la première consultation psychiatrique.

Il avait alors 25 ans (1956).

Traité à Hôpital Général de NICE, il reçut une cure de Sakel sans amélioration notable. C'est un an et demi plus tard environ qu'il a été admis à l'Hôpital Psychiatrique.

Depuis cette date, le malade a présenté des épisodes délirants plus ou moins intenses, mais sur un registre obsessionnel et phobique "ne sait pas s'il respire bien... n'est pas sûr de bien avaler sa soupe"... se lave les mains de manière ritualisée et se dit responsable du jeu de boules afin qu'il n'y ait pas d'accident pendant le jeu... etc...

En 1955, on note l'aggravation des phénomènes obsessionnels (peur des crachats, peur des microbes, peur de souiller la chaise), suivie d'une phase de catatonie et d'anxiété importante.

Actuellement, on assiste à une névrotisation de plus en plus caractérisée des troubles, en même temps que subsistent des reliquats paranoïdes. Il faut sans doute y voir une tentative de restructuration de pronostic moins défavorable.

L'activité sexuelle est exclusivement masturbatoire et très culpabilisée. Il n'aurait eu qu'un seul rapport sexuel, échoué d'ailleurs, avec une prostituée, à l'âge de 19 ans. Par contre, il évoque des habitudes masturbatoires depuis l'âge de 12 ans.

A noter, par ailleurs, que ce malade a présenté des troubles circulatoires périphériques qui surviennent chaque année au printemps et à l'automne.

Il a été traité, outre la cure de Sakel citée plus haut, par les différents neuroleptiques ajustés à l'état du moment.

Il ne sort pas en permission, sa famille étant réticente et lui-même n'en formulant pas le souhait.

Par contre, sa belle-mère lui rend des visites, ainsi que certains de ses amis qui sont sortis de l'hôpital, entre autre un homosexuel avéré.

Il fréquente l'atelier d'ergothérapie, très volontiers.

Il écrit beaucoup sur des petits carnets, les bourrant de phrases qu'il nomme "d'inspiration directe, recevant directement la parole de Dieu dans la bouche".

En Janvier 1973, il explique au psychologue qu'il a été hospitalisé pour la première fois le 22 Juillet 1959, à cause de la lettre S qu'il avait dans la bouche et grâce à laquelle il s'est mis à dessiner, quittant pour cela son travail : il était depuis 9 ans dans un cabinet d'architecture comme dessinateur industriel ; mais il n'avait jamais jusqu'alors fait de dessin ou de peinture d'art, toujours selon lui.

Cette lettre S, il l'a perdue depuis qu'il est à l'hôpital, "le Pasteur et ma seconde mère m'ont dit que c'était Satan ; mais c'est encore la voix du Seigneur que j'entends et qui me dit -Exécution - à ce moment-là, je dessine".

Il se dit très persécuté : "partout où je suis allé j'ai été ennuyé, c'est dur, sans amour surtout...Dieu châtie ceux qu'il aime...".

Persécutations le plus souvent à thème sexuel : au lycée déjà, j 'étais ennuyé, on me faisait montrer ma verge.." avec homosexualité vraisemblable sous-jacente, qu'il évoque très souvent mais pour la nier.

Préoccupations sexuelles constantes, répétées en leit-motiv "je voudrais bien arriver à faire l'amour..." "... je suis trop saint, trop pur...".

Il répète aussi de manière très stéréotypée, même dans le vocabulaire employé, la description de la scène vécue autrefois avec une prostituée.

Assis, tête baissée, il parle spontanément, sans manifester aucune réticence, sur un ton assez monocorde, et sans discontinuer, reprenant les mêmes thèmes sinon les mêmes phrases.

Il vient facilement, et accepte bien les tests ; il refuse pourtant une fois la séance qui suivait la passation du Rorschach ; il s'en expliquera la fois suivante, spontanément, au cours du T.A.T. : (après la planche III) "c'est une histoire d'adultère avec la secrétaire du docteur B.. la psychologue... et l'adultère avec vous... j'avais la lettre S dans le ventre...".

Il évoque souvent sa "seconde mère", la seconde femme de son père, qui a influencé sa conversion au protestantisme, quand il avait 17 ans.

Sa propre mère est décédée, alors qu'il avait 9 ans, d'un cancer du sein, détail qui revient également souvent dans son discours.

Son père est mort en 1959 ; il était représentant de commerce ; M.C.. en parle peu sinon pour évoquer la mésentente qui selon lui régnait entre son père et sa belle-mère.

Celle-ci vient le voir régulièrement ; la première fois où il en a parlé, il l'a ainsi présentée : "elle est âgée maintenant, elle m'a dit qu'elle ne faisait plus l'amour" et il évoque une relation homosexuelle entre elle et une femme plus jeune qui l'accompagnait lors de sa précédente visite, et qui vivrait chez elle.

La conversion, la dichotomie entre protestantisme et catholicisme, tout ce qui a trait à l'une ou à l'autre religion, le préoccupent beaucoup, et paraissent influencer de manière importante son attitude et son jugement très manichéen.

TESTS :        Figure de REY ; WAIS ;  
                      RORSCHACH ; T.A.T. ;

- Figure de REY :

Le dessin de la figure est exécuté sans aucune stature, par succession de détails ; elle est relativement exacte, mais il refuse de reproduire sa forme géométrique en disant : "je la fais comme artiste" c'est à dire sans ligne droite.

Aucune rétention mnésique.

- WAIS :

Q.I. V.    : 95

Q.I. : 87

Q.I. P.    79

On constate :

- la différence sensible entre le niveau verbal moyen et le niveau de la performance qui se rapproche de la débilité légère ;
- les acquisitions ont tenu dans l'ensemble ;
- réaction au calcul mental, le premier échec entraînant la réponse : "c'est mystérieux"
- pas d'adaptation aux situations sociales
- des capacités de raisonnement logique, mais sans adaptation possible au domaine pratique ;
- difficultés d'analyse des figures ;
- pas de détérioration notable.

- RORSCHACH :

On note :

- des difficultés à synthétiser, malgré un niveau intellectuel d'apparence normal ; excès toutefois de la normalisation par la banalisation des contenus.
- tendance à la rigidité et lutte contre les affects.
- réaction à la sollicitation plus intense des affects par la couleur ; la perturbation se traduit au niveau de la détérioration des contenus de pensées, par la diminution de la qualité de l'interprétation et de l'analyse intellectuelle.
- des tentatives réitérées de stabilisation des affects stressants, mais qui se manifestent par une activité imaginative - refuge et l'échappement au réel ; introversion très nette.
- l'importance envahissante des représentations humaines (70 % des réponses) en rapport avec les préoccupations narcissiques.
- persévérance des interprétations phalliques valorisées.
- difficultés d'identification à une image paternelle angoissante symbolisée par la puissance divine.
- image maternelle non constructive et non sécurisante.
- choc au morcellement déclenchant une tentative de défense reconstrucrice mais demeurant échouée ; elle se manifeste plus précisément à la planche X, rejetée en premier et déclenchant l'évocation d'une homosexualité niée.

- TAT :

- sentiment d'infériorité et dépréciation de soi ; incertitude, et difficulté à répondre à la consigne en fonction d'une assez forte réaction au test dans l'ensemble : angoisse sous-jacente importante.

- ambivalence de l'identification et balancement constant entre :

une homosexualité évoquée constamment tout en la niant avec force : PI. 10 : "... ces mains on dirait une tapette.. on dirait le diable là qui le tente... c'est une histoire d'homosexualité... ça m'intéresse pas, ça ne m'a jamais intéressé... j'ai pourtant été suivi trois fois à Cannes...",

et l'obsession d'une relation hétérosexuelle réussie, avec toutefois aspect péjoratif de celle-ci et peur de la féminité : PI 3 : "on peut pas aller plus loin dans le sexe féminin, c'est mystérieux".

La composante homosexuelle est tout de même prédominante mais non assumée et culpabilisante ; M. C. s'en dit préservé grâce aux interdits religieux : PI 7 : "... je suis pas homosexuel... je suis converti, je risque pas de l'être...".

La défense contre la culpabilité engendrée de ce fait s'opérant par la projection à l'extérieur, en l'occurrence sur Diable et la lettre S, qui sont dits responsables des désirs et tendances non acceptés.

- par ailleurs, relation faite entre le mariage et la possibilité de relations sexuelles : importance de la légitimité par opposition au "concubinage" et à "l'adultère", modes de relations qu'il refuse pour lui-même.

- l'image paternelle d'abord non reconnue comme telle mais intégrée dans une relation homosexuelle, est très prégnante et elle déclenche aussi une agressivité importante, avec fantasme de mort du père : PI. 8 : "... il voit son père en train de se faire ouvrir le ventre par un chirurgien à la gomme...".

- image maternelle très peu dynamique ; désir toutefois d'être l'enjeu des attentions de deux femmes rivales, relation possible à ses "deux mères"; par ailleurs, thème dépressif de la solitude.

Le personnage double se retrouve dans la plupart de ses dessins : le Diable et Dieu qu'il dessine après le T.A.T., les deux femmes ou les deux mères : à chaque fois, l'un est représenté en entier, tandis que l'autre n'est figuré qu'en buste ; le trait est très appuyé, crayonné avec force et l'ensemble paraît assez significatif de l'angoisse exprimée.

Pour le dessin d'une famille, deux personnages seulement sont dessinés, assis derrière une table, d'identité peu distincte, et qu'il commente ainsi : "un ancien musulman et une femme... la patronne, c'est le diner". Ce thème de l'ancien musulman est repris à la planche 8 du T.A.T., planche où est évoqué également le rêve de la mort du père.

Lorsqu'il lui est demandé de dessiner sa famille, seules les deux mères sont figurées, le père toujours scotomisé en tant que tel ; donc, seule la belle-mère est dessinée en pied, d'allure masculine, identifiée seulement par deux ronds fortement noircis représentant la poitrine ; elle donne la main à un second personnage, la mère, dessinée en buste ; "C'est pas moi qui dessine, c'est Dieu", dit-il à chaque fois.

"L'apogée d'une gloire obligatoire,  
un Paradis sans fin"

(François C..., annotant le dessin d'un paysage).

"Cet âge d'or de l'amour pendant lequel nous jouissons de notre propre sentiment et nous nous trouvons heureux presque par nous-mêmes..."

(BALZAC, la Comédie humaine - Scènes de la vie parisienne - Sarrasine.)

Depuis que nous avons entrepris ce travail – dans lequel il ne peut pas ignorer qu'il est partie prenante – sa production picturale s'est indiscutablement amplifiée.

Les mêmes thèmes sont retrouvés mais les commentaires ont varié. Nous nous bornerons à la reproduction de ceux qui nous ont paru significatifs et dont il assortit ses "croquis dessinateurs..."

En outre, il manifeste – verbalement et sur le papier – un intérêt débordant à l'endroit de toutes les jeunes femmes qui fréquentent depuis peu le service... psychologues... étudiantes en médecine... assistantes sociales...

... au grand dam de son camarade homosexuel qui vient le visiter et dont le désappointement ne fait aucun doute.

De toute façon, l'arrivée des minijupes dans les services d'hommes n'a, pour autant qu'on en connaisse, donné lieu de leur part à une quelconque protestation.

Toutes les filles qui passent, il en est amoureux ou il veut les épouser... il les dessine, leur écrit des poèmes... "M., tu es en amour le céleste détour..." ..."Belle, agressive, tu t'avances comme un démon déchaîné"... "H., je te donne un non d'amour"...

Il se met lui-même en représentation sous forme animale, le plus souvent en tête de chat (dont le nom, dans une langue étrangère, est la première syllabe de son patronyme), mais aussi en bouledogue, en tigre royal, ou, çà et là, quelques serpents en érection. "Le serpent d'Eden".

En tigre – de papier –

On retrouve toujours Satan, tantôt sous les traces d'une belle fille, tantôt sous ceux d'un chat "Voici l'invisible Satan".

FREUD, dans l'étude que il fait de l'histoire du peintre Christophe HAITZMANN - une névrose démoniaque au XVII e Siècle - nous invite à réévaluer psychanalytiquement le rôle du père en tant que modèle primitif et individuel aussi bien de Dieu que du Diable - et de ce qu'il a pu en être dans l'éclosion des troubles psychiques démonologiques relatés dans un manuscrit bibliographique des Fideicommiss de Vienne.

Les rapports entre la numérologie et la sexualité y sont tout d'abord repérés, et notamment l'importance du chiffre 9. 9 ans, 9 mois. Conclusion du pacte pour 9 ans avec le Malin.

Ce caractère compilateur sur les chiffres fait partie du matériel obsessionnel spontanément apporté par M. C.. On se souvient qu'il "reçoit des significations... 3 doigts pour faire aboyer les chiens, 4 c'est la présence, 5 la plénitude... etc".

Sa biographie nous apprend qu'il avait 9 ans quand sa mère est morte, que son père est décédé en 1959, date à laquelle il fut admis à l'Hôpital Psychiatrique, qu'il avait travaillé 9 ans dans un cabinet d'architecte quand il est entré dans la maladie...

Nous ne nous avancerons surtout pas davantage sur ce fait, faute d'un étayage plus assuré. Nous en avons seulement pointé la répétition - dont il n'est pas exclu que l'Inconscient puisse se souvenir.

Le Diable substitut du père amène FREUD à comparer, à propos de la "répugnance à accepter la castration rendant impossible à notre peintre la liquidation de sa nostalgie du père...", ce qui y est repérable chez HAITZMANN, avec : "Un souvenir d'enfance de LEONARD DE VINCI", à l'étude duquel nous avait introduits notre cas.

Dans le même article, c'est à l'homosexualité et ses rapports avec la maladie psychotique du Président SCHREBER qu'il fait référence.

Nous sommes probablement sur le bon chemin...

E. JONES, dans son article fondamental sur la Théorie du Symbolisme, sur lequel nous reviendrons, donne comme subdivision du symbolisme phallique, "le groupe patriarcal où un aigle, un taureau, etc... représentent la puissance et les droits du père, et le groupe matriarcal comprenant des symboles qui représentent le fils aux tendances révolutionnaires. Ce dernier groupe se subdivise, à son tour, en deux sous-groupes dont le premier comprend des symboles tels que le diable, le coq, le serpent, etc.... qui sont tabous et interdits, l'autre se composant de symboles tels que le singe, l'âne, voué au culte de Priape, qui sont méprisés comme ridicules et comiques".

De son côté, JUNG faisait de Satan la quatrième personne de la Trinité. Nous ne nous étendrons pas sur la symbolique animalière - si ce n'est pour souligner, après JONES se référant à RANK et SACHS, ici le rapport linguistique entre le chat et le nom patronymique.

Dans la notion de symbole pris au sens large, LA FONTAINE en fit, avant lui, l'usage qu'on connaît.

La place centrale de la sexualité et du phallus dans la genèse du symbolisme sont, avec force, réaffirmées par JONES.

Le clivage ici répété de l'image paternelle en puissance divine et démoniaque, nous a amenés à une interrogation sur le difficile concept lacanien du Nom-du-Père et sur ce qu'il en est, dans l'Œdipe, de la fonction du phallus - ainsi que, pour la construction de l'objet de désir, des deux conditions requises de l'idéal et du deuil.

Le phallus n'est pas le pénis, objet réel et commun qui, comme tel, peut être récusé.

Le phallus, lui, a de quoi gager le désir et il a ceci de singulier que personne ne le porte. C'est dire qu'il n'a rien à voir avec le père réel, "qui n'est pas sans l'avoir".

Autrement dit, c'est de l'attribution d'un signifiant, le signifiant "phallus" au Nom-du-Père symbolique dont il s'agit.

Deux auteurs américains, en 1875, ont publié une thèse "Symbolic Worships" où ils essaient d'expliquer l'origine du monothéisme à partir du culte universel du phallus en raison de son rôle prépondérant dans la fécondation.

A partir de quoi, l'adoration se serait déplacée de l'instrument de reproduction sur son agent, à savoir le père.

Le passage à un Père-Dieu unique aurait suivi facilement en raison de l'esprit humain à la généralisation.

Cette thèse astucieuse, mais manifestement absurde, connaît un regain d'intérêt.

On sait que ce ne sont pas les enfants, mais les adultes qui forgent la religion.

Alors qu'en est-il de ces adultes qui, tout à coup, se mettent à adorer eux-mêmes ?

Mais si justement cette thèse a fait et fait encore sens, c'est qu'elle procède d'une subjectivité imprégnée par les effets de la métaphore paternelle et qui elle s'adresse à une subjectivité partageant la même structure.

C'est probablement dans le "soleil en deuil" de la fig. 2 que François C. nous signifie l'échec, dans ses dimensions identificatoires du deuil et de l'idéal, de la métaphore paternelle.

"Je, moi possesseur du S..."... "Femmes; femmes; le S va être confondu avec ma femme..."...

Guidé par les S, cette lettre S qui il dit avoir perdue et dont il se déclare le détenteur, ce S cause de son hospitalisation, on ne peut que s'interroger dessus....

...peut être le S de Satan... de Seigneur... de Serpent... de Sexe... et pourquoi pas de Sujet...

Personne dans ses ascendants dont le nom ou le prénom commence par un S... mais nous savons bien que le Nom-du-père n'a rien à voir avec le nom du père.

Et si c'était du Signifiant qui se répète ?

Du (s)..

le prénom de son père était Maurice. Celui de sa mère Lucienne

M

A

U

R

I

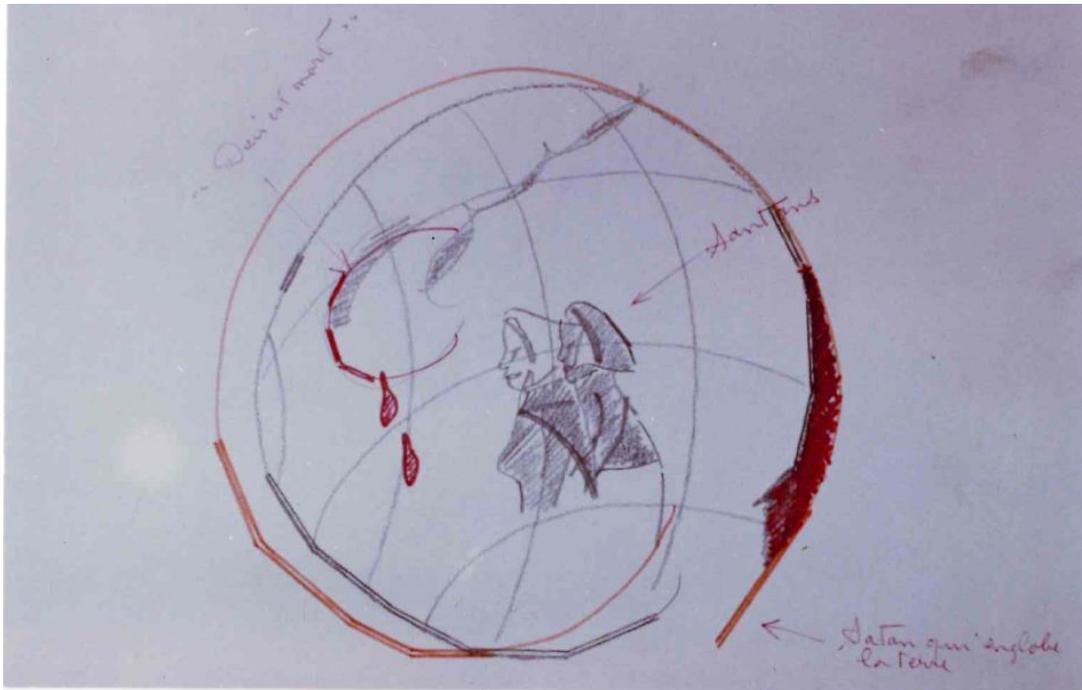
Lucienne

E

Après tout, dans ses conseils aux jeunes analystes, LACAN recommande de faire des mots croisés.

Et puis, des s, François C.. en met partout... il les redouble... des s, il en met même 2 là où il n'en faudrait pas...

Ce ne sont pas les Dieux qui ont créé les hommes, mais les hommes qui ont créé les dieux".  
(Du film : Le Mépris – J.L. GODARD)



CAS III Fig. 3 Dessin libre  
"Dieu est mort"

Une antique tradition iranienne veut que, à l'occasion des fêtes du Nouvel An, soient présentés dans chaque maison, sept plats ou décorations de table dont le nom s'inaugure d'un S... Sabzi = verdure, Samanou = une confiture... pour appeler sur chacun et sur tous la santé... le bonheur... et autres bénédictions.

Peut-être s'agit-il d'une "lettre persane" ?

"Quand on revient de Palestine, il ne faut jamais susser de tétine. Je le dédicasse à ma femme".

C'est l'importance conférée à l'inscription de la Lettre – ou Gramma – de S. LECLAIRE qui l'amène au développement qu'on sait – à partir de la magistrale observation de FREUD – sur la valeur de l'amputation du W – à la "Wespe" dans : "A propos de l'épisode psychotique que présenta l'Homme aux Loups". Et du V.

Si notre patient dessine toujours répétitivement ses arbres phalliques et ses animaux, pour lui, il l'écrit dans la fig. 3, "Dieu est mort".

Ce qu'il illustre dans ce nouveau dessin où saigne un œil à facettes.

C'est ce que, par parenthèse, on dit depuis Nietzsche... "Dieu est mort"... donc, l'Homme est mort aussi...

Et pourtant, que dire du développement et de l'intérêt qui ne se dément pas pour les "Sciences Humaines"...

"L'objet de la psychanalyse n'est pas l'homme ; c'est ce qui lui manque, - non pas manque absolu, mais manque d'un objet. Encore faut-il s'entendre sur le manque dont il s'agit, c'est celui qui met hors de question qu'on en mentionne l'objet".

Réponse de Jacques LACAN à des étudiants en philosophie sur l'objet de la psychanalyse.

19 février 1966.



CAS III Fig. 4 Dessin libre

Le (S) ....

... signifiant phonématique ?... signifiant-clé d'une batterie inconsciente élémentaire ?...

On pense à la jaculation signifiante dont parle S. LECLAIR à propos du rêve à la Licorne de Philippe... au "poor d'je li"...

On pense aussi, à partir de la fig. 4 et de beaucoup d'autres, à Sarrasine et à l'étude de J. REBOUL, "Sarrasine ou la castration personnifiée".

Et on pourra lire R. BARTHES...

...

"S/Z"

...

On le retrouve, Dieu.  
C'est la fig. I du cas IV.



CAS IV Fig. 1 Dessin libre  
"Dieu"

"Malice du langage : une fois rassemblé, pour se dire, le corps total doit retourner à la poussière des mots, à l'égrenage des détails, à l'inventaire monotone des parties, à l'émiettement : le langage défait le corps, le renvoie au fétichisme".

R. BARTES – S/Z

Monsieur R... Jean, âgé de 39 ans, est entré à l'Hôpital Psychiatrique le 7 Mars 1963 pour "délire par automatisme mental chez un alcoolique". En fait, l'authenticité de cet alcoolisme n'a pu être démontrée. Par contre, le diagnostic de schizophrénie paranoïde a été porté dès l'admission.

Ce malade présentait un délire avec formulations incestueuses visant sa sœur et sa nièce, hallucinations auditives : il entendait les cloches lui parler "Sans arrêt, les cloches me parlent. Elles me commandent : vas te faire soigner. Elles viennent du cœur, c'est le langage du cœur", et phénomènes hypochondriaques atypiques "J'ai un serpent dans le ventre...".

Il était dénutri et en mauvais état général. Les troubles auraient débuté en Janvier 1963.

Monsieur R.. est né le 2 Novembre 1934 à NICE. Il a perdu sa mère alors qu'il avait 4 ans. Il a 2 sœurs dont l'aînée est d'un autre père. La garde des enfants a été confiée à l'Assistance Publique qui les a placés dans différentes familles, à cause d'une conduite brutale et de l'éthylisme du père.

Les parents nourriciers auraient été très sévères et le malade fuyait très souvent pour aller retrouver ses sœurs qui étaient gardées dans d'autres familles.

Il est analphabète. Il n'a aucune qualification professionnelle. Il a travaillé comme plongeur et gardien de troupeau avant d'effectuer son service militaire en Algérie (1954 – 1955). A son retour, il trouve sa sœur aînée mariée, la deuxième fiancée, et son employeur le reprend comme plongeur. Il est célibataire, et aurait eu des expériences homosexuelles passives en Algérie. En 1958, il est congédié de son travail pour petits vols au préjudice des clients du restaurant.

Il a été traité par des neuroleptiques HALOPERIDOL, LARGACTIL, MELLERIL, NOZINAN. Les manifestations hallucinatoires et délirantes ayant rétrocedé, on a tenté un essai de sortie en Juillet 1964 qui a été suivi d'un échec, le malade ayant regagné lui-même l'Hôpital Psychiatrique en Septembre avec une anxiété très importante à expression hypochondriaque.

Il se croyait atteint de maladie vénérienne à l'anus et se plaignait de maux de ventre. Il accusait des hallucinations olfactives ("je sens des mauvaises odeurs, odeur du pourri et du cadavre") et auditives.

En 1969, il a développé un délire de grossesse "j'ai un enfant dans le ventre, je vais bientôt accoucher... ce sont les cloches qui l'ont dit, elles me l'ont dit de la part de mes nièces, des petites filles de 7 et 9 ans... j'attends un bébé depuis que j'ai fait l'amour avec quelqu'un... je suis à la fois homme et femme... quand j'aurai accouché, je reviendrai homme... je voudrais devenir Docteur en Médecine... je suis embêté... ces jours-ci je me suis coupé la verge (auto-mutilation du frein constatée...) je voudrais entrer au séminaire après la sortie du bébé...

Ce malade qui ne cessait de harceler de ses plaintes hypochondriaques médecins et infirmiers, fréquente l'atelier de peinture depuis 5 ans. Il a une production picturale très importante. Et il se montre dans l'ensemble beaucoup moins prégnant dans sa demande, sans pour autant que l'activité délirante ait diminué malgré la poursuite et les changements de thérapeutiques médicamenteuses.

La question du but de l'examen psychologique se pose tout de suite pour Monsieur R..., correspondant à la fois à un désir et à une anxiété : il demande s'il s'agit d'un examen pour définir une orientation d'apprentissage, souhait qu'il avait déjà antérieurement et à plusieurs reprises formulé. Dans ce contexte, et malgré les explications fournies, les tests deviennent anxiogènes, surtout les tests de niveau, et il demande constamment s'il a bien répondu et si on est satisfait de lui.

Il accepte néanmoins relativement bien les deux premières séances, mais ne vient aux suivantes qu'après de nombreux refus sur lesquels il ne s'explique pas : il est à noter que ceci se produit après la passation du Rorschach, fortement chargé d'angoisse.

A son retour, il se montre pourtant assez détendu même plus coopérant.

Il est peu aisé de reconstituer la chronologie de son existence avant sa première hospitalisation, les repères de temps restent vagues et les souvenirs s'enchevêtrent ; de plus, il parle très vite et peu distinctement.

Il aurait vécu avec sa mère sa petite enfance, il s'en souvient dit-il, "On habitait la Vieille Ville... après, j'ai tout perdu, la maison, tout" ...

Séparé de sa mère, décédée elle-même un peu plus tard, il est placé ainsi que ses deux sœurs, dans un village de l'arrière-pays, mais dans des familles différentes ; il gardait les moutons mais aurait bien préféré "avoir de l'instruction" pour pouvoir faire autre chose.

Il explique son célibat : "je ne me suis pas marié parce que j'avais perdu ma mère".

Aucune évocation particulière des années d'adolescence ; mais par contre, il se plait à parler de son passage au service militaire : "j'ai été engagé, rappelé en Algérie à Blida, à Constantine... l'armée ça me plaisait... j'ai eu beaucoup peur... j'ai été blessé au mollet..." .

"... en 58, j'ai été rengagé, marquez-le ça..." , or cela semble s'avérer inexact.

En leitmotiv, il réclame sa sortie de l'hôpital.

TESTS :     Figure de Rey ; WAIS ;  
                  Rorschach : T.A.T.

-     Figure de Rey

L'organisation de la figure est défectueuse, construite par juxtaposition seulement ; le temps de réalisation est moyen.

Pratiquement, pas de rétention mnésique.

-     WAIS :

Q.I. V.     : 71

Q.I. : 67

Q.I. P.     : 68

Niveau de la débilité, homogène dans les résultats verbaux et de performance ;

Pas d'indice de détérioration classique ; on note toutefois que l'ensemble des items qui sont dits "ne pas tenir" donnent un total nettement supérieur à ceux qui normalement "tiennent" : détérioration spécifique possible dont la signification clinique n'est pas encore bien précisée.

-     Rorschach

On note plus particulièrement :

- l'intelligence limite ; la tendance à la confusion de la pensée, les difficultés à synthétiser, la pauvreté des contenus frisant parfois l'incohérence.
- la dévitalisation de la figure maternelle vraisemblablement vécue comme fortement frustrante, et déclenchant une ambivalence importante : choc (agressivité plus ou moins refoulée) attirance.
- absence de représentation humaine, importantes difficultés d'identification, d'où découle la fragilité des rapports sociaux.
- peur sexuelle fantasmée.
- choc à l'image d'autorité englobé dans les réactions d'angoisse de plus en plus massives qui se traduisent par la dégradation et la diminution progressives des réponses.
- organisation assez pauvre des défenses contre cette mobilisation anxieuse : se fait par le recours à la persévération et la référence à la pensée banalisée, et par une impulsivité importante (TRI extratensif, tandis que la formule secondaire est coartée).
- sensibilisation à la déstructuration en rapport étroit semble-t-il avec les problèmes posés par l'image maternelle et le peu de ressources mobilisables en défenses constitutives du moi.

#### T.A.T. :

- Les huit premières planches du test sont en quelque sorte regroupées et forment un ensemble dans lequel sont évoquées les relations familiales et les réactions identificatoires du sujet aux problèmes qu'elles lui posent :
- oralité importante (évoquant de l'éthylisme plus loin)
- désir d'une mère gratifiante ;
- problème posé par le père : décrit âgé, aveugle ; cette dernière notion est importante, elle reviendra à nouveau, et sera également évoquée dans la présence ou l'absence de lumière dans les scènes décrites ; lui-même, après la passation, dit qu'il a du mal à lire à cause de ses yeux.

Le père est aussi décrit comme ayant la rage, mais ailleurs il est mentionné absent, tandis que la mère et le fils s'interrogent sur lui.

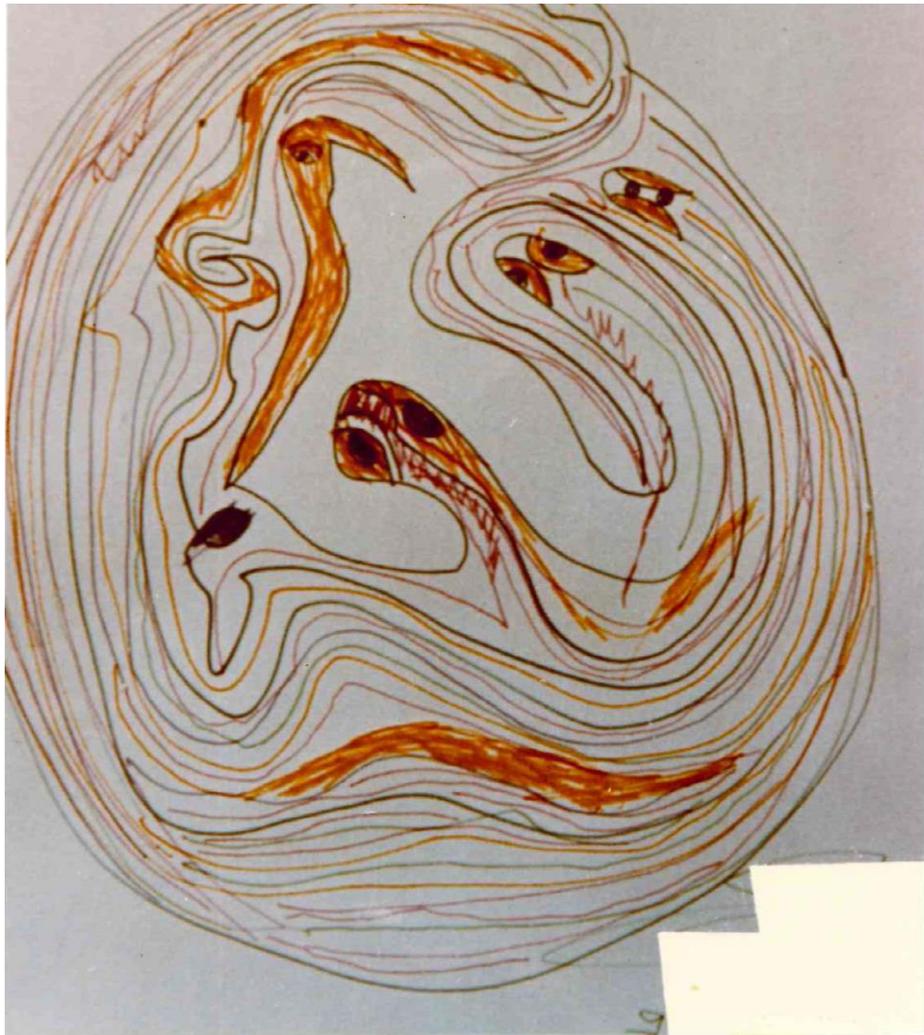
L'histoire familiale ainsi construite va se clore à la planche 8 par la mort du père "oh là là, c'est un drame...".

- Abandonnisme, qui se manifeste au niveau le plus primaire de la subsistance "... il pense à son père, à sa mère, à tout, il a plus rien à manger, eh oui...".

Dans la suite du test, on note encore :

- le choc à la relation hétérosexuelle ;
- l'ambivalence de la réaction agie-subie, sthénie-asthénie ;
- et surtout l'importance de l'angoisse de mort et de l'angoisse existentielle, contre laquelle il réagit par des images assez puériles et enfantines de fête : Pl. 16 "... un soleil, c'est tout... du beau temps... un beau hôtel, comme un orchestre, du champagne, des gens qui dansent, qui s'amuse...".

Les dessins sont très frustrés et pauvres : une maison dite à la fois maison et chapelle, quelques feuilles qui seront décrétées arbre, et la répétition de deux visages, l'un féminin représentant "une petite fille" ou une "très jeune fille", l'autre (peu différent d'apparence) étant un autoportrait.



CAS IV Fig. 2 Dessin libre

"Des serpents, J'en ai un dans le ventre".

La fig. 2 s'insère tout naturellement dans la trame du discours du malade sur la délirante grossesse dont il continue à nous entretenir... couvade à laquelle il n'a pas renoncé et dont il n'est pas raisonnable de fixer le terme.

Un enfant, ou plus souvent un serpent, nous dit-il sont appelés à naître et il réclame une intervention chirurgicale, sollicitant, au gré du moment, une appendicectomie ou une césarienne.

L'ove lamellaire de son dessin se clôt autour d'un vide central sur des têtes larvaires, évoquant l'échinocoque de nos manuels de parasitologie, nidées dans le fantasme, et porteuses d'yeux archaïques que pourrait récuser la taupe.

Cette grossesse, ce sont les "cloches" qui la lui annoncent... de quelles "cloches" figurées ou argotiques veut-il parler ?... se les serait-il faites lui-même tirer plus qu'à sa convenance en d'autres moments ?...

On nous a relaté qu'en IRAN, un délirant similaire se retrouva sur la table d'opération... ceci, est-il précisé pour lui apporter la preuve - irrécusable - de son infécondité réelle. On pouvait s'y attendre... il n'en fût pas convaincu.

Le "thérapeute" aurait-il donc eu des doutes sur l'issue de cette laparotomie insensée ?...

C'était un Persan, il est vrai.

Ne pavoisons pas trop vite... que dire en effet des exérèses pratiquées chez les hystériques, (comme on ampute actuellement les ulcéreux de leur estomac), - ce n'est pas si vieux et peut-être en fait on encore -, en toute bonne foi, simple déduction meurtrière de certaines conceptions sur l'hystérie, forgée sous la plume d'auteurs aussi autorisés que le KRETSCHMER de nos manuels classiques?...

... Un certain FREUD a pourtant écrit depuis bien longtemps là-dessus des choses qui ne sont pas sans intérêt.

La psychochirurgie, ne l'oublions pas, garde toujours des adeptes convaincus... On en affine la technique et elle fait encore l'objet de pages détaillées dans les manuels de thérapeutique psychiatrique... Les Neurologues et les Neurophysiologistes diront après ça que les Psychiatres sont des rêveurs... rêveurs peut-être, mais au moins inoffensifs dans la mesure où ils ne rêvent pas un bistouri à la main... Nos asiles ne manquent pas de victimes de la grande hécatombe des années 50... Encore heureux quand on ne les a pas rendus épileptiques.

Pas loin de chez nous, la castration vétérinaire est très officiellement proposée comme alternative de la prison aux pervers sexuels... Elle est même parfois demandée par "l'intéressé" ... sans que personne ne s'interroge sur le sens d'une telle demande. Il est vrai aussi – on n'arrête pas le progrès – que la pilule a pris le relais – "la pilule ou la cellule" – pour lutter contre l'anomalie de l'instinct...

On croit rêver... du cerveau-moelle en suppositoire à "l'Orange mécanique", c'est du même tonneau, toutes proportions gardées.

On ne peut rien fonder sur le réel.

Jusqu'où ira-t-on au nom d'une idéologie tranchant aussi allégrement dans les corps supposés "malades" quand chacun ne peut pas ignorer que les choses se passent sur une toute autre scène...

... Il n'est peut-être pas encore trop tard pour arrêter le massacre. Car enfin, l'hystérique, si on ne l'écoute pas, que peut-on faire d'autre ?

SCHREBER aussi devait enfanter, dans un registre plus cosmique. Notre homme a des ambitions plus modestes... à la mesure de son niveau intellectuel et social. On délire avec les moyens du bord...

Référons-nous ici à ce que F. DOLTO conceptualise sous le terme de la castration primaire chez le petit garçon... quand il ne pourra jamais par lui-même accoucher d'un enfant – ceci avant les fantasmes de menace pour son pénis, qu'elle désigne comme castration secondaire.

Quoi qu'il en soit, le défaut dans la castration symboligène est mis en représentation et même en acte chez Jean R., jusqu'à la tentative de mutilation sexuelle réalisée.

Pour entendre quelque chose à la psychose, comment pourrait-on ne pas partir du "Ce qui a été forclus du Symbolique réapparaît dans le Réel".

Non symbolisée, abolie du symbolique, la castration fait ici et ainsi retour.



CAS IV Fig. 3 Dessin libre  
"Protestant priant dans une église".

CAS IV Fig. 4 Dessin libre

Le visage humain et les yeux sont bien mis en évidence par contre dans le "protestant priant dans une église" de la fig. 3 - gnome ou vieux fœtus centré sur des vitraux radiaires, prolongé par un corps de têtard d'où ne se détache aucun appendice.

Du protestant priant au "Dieu" fumeur de pipe de la fig. 1, nous avons été ramenés à l'article de E. JONES sur la théorie du Symbolisme et la conception selon laquelle l'organe sexuel même se trouve personnifié et incarné dans le "petit homme", sous forme caricaturale et enlaidie, repérable dans les légendes et le folklore, volontiers comique, des lutins aux bouffons de cour.

Il en donne pour illustration exemplaire le Polichinelle sur lequel il revient à propos des rapports linguistiques du Symbole.

Le "Dieu" de notre schizophrène peut faire sourire. C'est un Dieu de "bas niveau". Mais quand on a un Q.I. de 67...

La pipe se retrouve souvent dans ses dessins. L'infirmier moniteur la fume habituellement et en a un jour offert une au patient.

S'en échappe en tout cas un "drôle de petit homme" fumant lui aussi la pipe.

On peut se demander à quoi elle sert dans la fig. 4 et si un polichinelle ne pourrait pas en résulter... dans un quelconque "tiroir".

JONES exprime l'idée de l'identification de l'homme avec le phallus du tout avec sa partie.

Représentation métonymique du phallus, signifiant privilégié, le phallus, métonymie du désir, le désir, métonymie de l'existence.

Exister, c'est désirer.

Lors de la passation du T.A.T., le père est décrit comme "enragé"... ou âgé et "aveugle"... Il est souvent fait référence à l'obscurité et "au mal aux yeux"... ŒDIPE aussi, pour autant qu'on s'en souvienne, avait eu également quelques ennuis aux yeux...

Le "Rêve de l'enfant qui brûle"... Le Père est celui qui ne voit pas.

Hommage est rendu par LACAN à JONES sur sa théorie du Symbolisme qui constitue un temps fort de la recherche psychanalytique sur ce sujet.

JONES, en effet, et à partir de la symbolique freudienne, en arrive à privilégier ce qu'il appelle le "vrai symbolisme", dont il tente de recenser les caractères vraiment "psychanalytiques" dans un constant souci de le dégager de tout ce qu'il n'est pas, le démarquant notamment des déviances de SILBERER et de JUNG.

L'hétéronomie de l'ordre symbolique est reprise et dégagée par LACAN qui, s'appuyant sur l'apport très positif de JONES en ce qu'il isole le Symbolique en le liant à la découverte de l'Inconscient (au sens freudien "d'incapable de conscience"), ne se trompe pas sur la mise qui avait amené JONES à une impasse, dans son souci de se référer exclusivement au concret, dont il ne décolle pas.

Dans la psychose, ce qui est perdu, ce n'est pas du réel, c'est du Symbolique.

Rappelons l'exemple de l'observation d'Anna O.. qui, au chevet de son père agonisant, vit, en place de ses doigts, des serpents.

On pourrait dire que

pour JUNG, le serpent est symbole de la libido

pour JONES, c'est le pénis

pour LACAN, c'est la place où il manque.

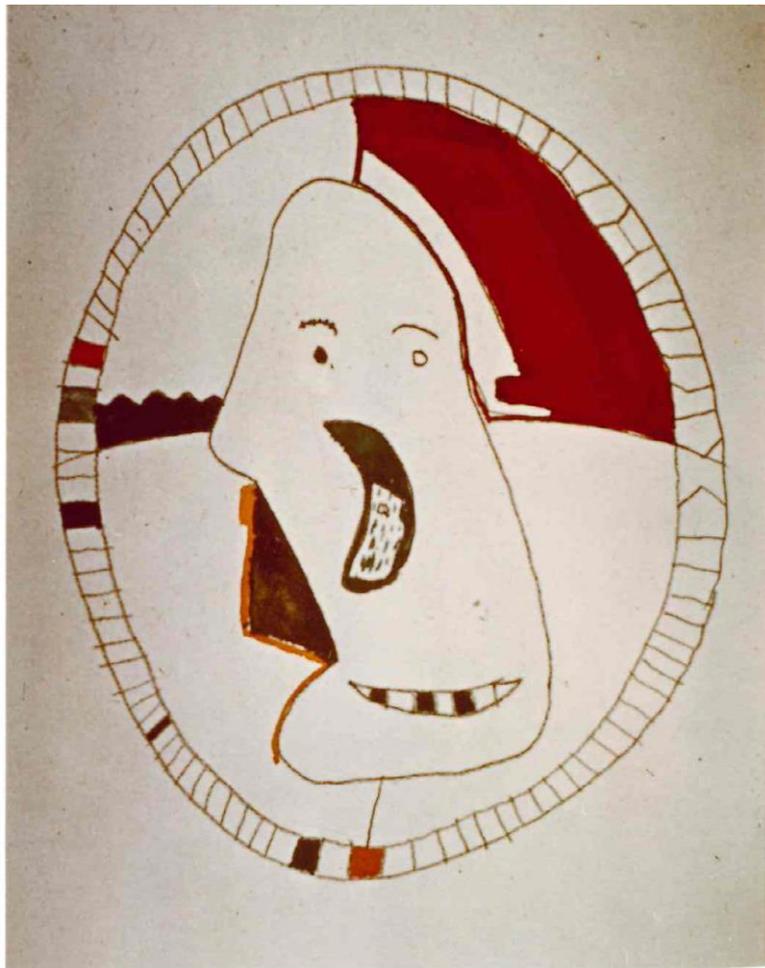
Actuellement, Jean R.. dessine avec frénésie des yeux... des paires d'yeux colorés, sans pupille...  
Il les loge toujours dans de grands œufs ou à l'intérieur d'une main ouverte...

A nous de ne pas laisser les nôtres dans la poche.

C'est aussi ce à quoi semble nous inviter le cas V... Qu'on en juge... Nous sommes dans le champ  
scopique.

Restons-y.

CAS V Fig. 1 Dessin libre



"Un homme tel qu'il est vu par une mouche.  
Les facettes du cercle extérieur représentant les facettes des yeux de la mouche".

... Quelques extraits du compte-rendu de la passation du test de Rorschach :

Ce qui paraît tout de même le plus significativement exprimé dans ce test est dans le contenu des réponses, pour la plupart sans rapport aucun avec la perception de la tâche, qui devient simplement prétexte au sujet pour parler de ses préoccupations, et ce, de manière consciente :

- Ainsi, à la première planche, la première réponse donnée en interprétation était "interférence lumineuse concentrique ; polarisation rectiligne de la lumière" ;  
Qu'il expliquait à l'enquête :

"C'est dû au fait que j'ai étudié cela en physique... j'avais réussi à créer un organigramme que j'ai appliqué aux interférences lumineuses et à la polarisation rectiligne de la lumière : j'ai voulu vous mettre sur la piste".

- Autre exemple à la planche III, ses deux premières réponses étaient :  
"Tarnos, ville dans les Landes ;  
"Isabelle" ;  
Commentées ainsi à l'enquête :

"j'ai voulu retrouver l'adresse d'une jeune fille, Isabelle, avec qui j'étais en classe, et je lui ai écrit à Tarnos... il n'y a pas de relation avec le dessin, j'ai voulu le dire".

Un autre aspect intéressant de ces réponses, est au niveau des associations d'idées qui se font à partir de la première interprétation, mais sans plus de relation avec le réel immédiat de la planche ;

- Par exemple, planche V :  
"Chauve-souris ... glucides ... protéines ... hérédité ... ARN".

A l'enquête, il explique, à partir de la chauve-souris, qui est une réponse banale, pour la suite de son interprétation : "ça fait partie des sciences naturelles, comme la chauve-souris".

Ses choix, après la première passation, d'une planche aimée et d'une planche non aimée, se réfèrent plus directement à son vécu, alors que la majorité des réponses du protocole restent abstraites :

- Planche préférée : VIII

"Parce qu'elle évoque l'idée de mariage, et que j'aimerais me marier ... justement avec la jeune fille, avec Isabelle".

- Planche non aimée : VII

"Parce que j'ai pensé à des frères siamois et c'est douloureux (il évoque une émission de radio où on parlait de frères siamois) ... ils étaient reliés par le pied et on devait les couper ...

... et aussi le fait que ce soit ce nom qui soit donné alors que j'ai vécu au Cambodge, proche du Siam".

Ce rejet laisse penser à une référence possible, également à leur situation commune dans la maladie et donc à la similitude entre son frère et lui.

... et du T.A.T.

De la planche 9 à la planche 14, les récits ne tiennent plus du tout compte de la consigne demandée, ni de la situation objective représentée sur le dessin ; ils prennent alors une forme surréaliste, incohérents de contenu apparent, et ils sont dits sur un ton récitatif monocorde, très différent du ton de sa conversation habituelle.

- Planche 9 :

"... le pays du sourire offre ses dieux aux regards concupiscent des châtaigniers et des marronniers".

- Planche 11 :

"... à travers les pierres de ce gentil silex, les dinosaures et les signes de l'Afrique australe nous ont fait rejoindre les chevaux de l'arc-en-ciel".

- Planche 12 :

"... dans ce rêve extasié, les étranges piqures nous rappellent que l'acupuncture est revenue dans le miroir des incertitudes et des jolies filles ...

CAS V Fig. 2 – Dessin libre



"Plante carnivore"

Cas V Fig. 3 Dessin libre

"Un homme dans sa salle de bains qui a peur de son ombre projetée sur le carrelage. L'encoche sur le crâne exprime que cet homme est fou".



... l'ONU dans sa veste blanche ressemble à un champignon dont on aurait réalisé le néo-darwinisme ...".

- Planche 13 :

"... les livres fracassants de symphonie résonnent de tous leurs tympan poil aux dents et dans ce machiavélisme irréel riche et surnaturel, l'amour de ces deux êtres se distingue par le caviar".

- Planche 14 :

" ... le rouge le frôla, il devient pâle de stupeur, qu'allait-il lui arriver ? Allait-il retrouver Jésus-Christ en enfer ou sur la rivière Kmer inhabituel et représentatif chapeau de paille ...".

- De la planche 15 à la fin du test, ainsi qu'il l'a expliqué, il fait référence à des impressions déjà ressenties ou à des situations déjà vécues, en ne tenant compte que de très loin encore du dessin présenté.

Il semble plutôt, ainsi qu'il l'a fait au Rorschach, vouloir exprimer sous le prétexte du test, des thèmes importants pour lui, mais qu'il ne parvient pas à aborder dans un simple entretien

Ainsi, il évoque un vécu désagréable "humiliant" pendant la période de son service militaire (Pl. 17), ses difficultés à nouer des relations avec une femme (Pl. 18), Isabelle (Pl. 19), son anxiété devant la page blanche lors d'une composition (Pl. 16). Mais la clé n'est donnée qu'à postériori, les histoires construites au moment de la passation demeurant assez hermétiques, bien que les phrases soient plus cohérentes et plus logiquement construites que dans le passage précédent.

Les dessins libres qu'il exécute dans les intervalles entre les tests sont dans l'ensemble uniquement des graffitis, constituant grossièrement des ronds, et auxquels il donne des noms : "arc-en-ciel", "gouvernement", en commentant : "c'est purement instinctif", ou encore "une forêt avec une route et des moineaux".

Le dessin d'une famille et le dessin de sa famille sont par contre réalistes ; les personnages sont esquissés en silhouette surtout mais sont entourés d'objets nombreux ; pour sa famille, il représente la salle à manger chez sa mère, avec un luxe de détails minutieux ; son frère et sa mère et lui-même dessinés à table "comme les jours de permission". Le dernier dessin libre, le représente lui-même en rapport à l'objet et dans son action sur lui, sous forme de graphique d'allure géométrique, et dont le "résumé" prend la forme d'une croix.

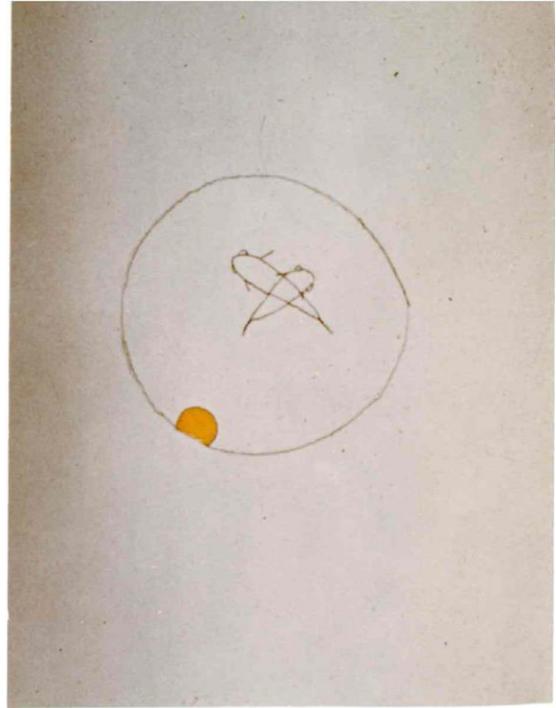
Avec lui, c'est un peu "le plaisir du texte" ...

Dans son genre, ce serait "un faiseur de noms".

Mais PLATON le désavouerait comme tel. Aucune Loi ne sous-tend son discours.

... Et il était de toute façon contrôlé par le Dialecticien. Celui qui sait interroger et répondre.

"Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre".



CAS 5 Fig. 4 Dessin libre  
C'est le fond d'un puits avec la lune et deux poissons qui font l'amour".



CAS V Fig. 5 Dessin libre

"C'est le vol du bourdon, mais pour faire plus abstrait, je n'ai pas mis le bourdon".

C'est un jeune eurasien de 32 ans, interné depuis 1964.

Son père est mort et il a deux frères, l'aîné médecin-militaire, le plus jeune interné comme lui après échec d'une cure de Sakel suivie de lobotomie.

Une tante paternelle, dont le mari aurait été brûlé vif par les japonais, est internée en Bretagne.

Il a toujours eu le goût de contradictions, poursuivant, après le B.E.P.C. des études à l'Ecole des Travaux Publics, sans jamais en informer sa famille et sans obtenir aucun diplôme.

Il est réformé en 1962 du service militaire car "il entendait bouger son cerveau dans la tête". PAGNOL, au cinéma, dit un peu la même chose quand il évoque un certain pois chiche. Mais il s'agit d'une histoire marseillaise.

Il est probablement inutile de préciser que Jean B.. continue carrière dans la schizophrénie.

Volontiers maniéré notamment dans sa démarche, au point que l'hypothèse d'un steppage organique a été évoquée mais il n'a jamais reçu de vérification.

Il se montre très hermétique dans ses propos, se disant seulement "empâté et inélégant" avec l'impression que "les gens lui apparaissent avec un vilain visage", sans qu'aucun contact de valeur puisse être établi.

Il s'adonne solitairement à des cours théoriques de mathématiques, de chimie, du niveau de la 1<sup>ère</sup>.

Il critique dans des écrits au Ministre des Armées, les applications militaires des fusées, et plus tard condamne sévèrement les malheureux essais de sous-marins du type Minerve en Méditerranée.

Conformément à la législation sur le courrier, sa correspondance a été régulièrement transmise à l'autorité administrative.

La production picturale de ce malade est particulièrement riche puisqu'elle constitue une collection comprenant plus de 400 dessins tous commentés par lui.

Cependant, il fréquente très irrégulièrement l'atelier de dessin. Pendant des mois, il n'y va plus puis, sans autre explication, il recommence à le fréquenter de façon très active.

Les thèmes et commentaires sont assez abstraits, sauf un jour en 1970, où, en une séance, il a rempli son cahier de dessins exclusivement érotiques. Pris d'un malaise avec maux de tête, il demande à ce qu'on le ramène dans son service, et il ne revient plus à l'atelier pendant un mois. A son retour, il reprend le cahier, puis efface et déchire toute sa production de la séance précédente.

Actuellement, il mène à l'intérieur de l'Hôpital une existence assez marginale, se rendant régulièrement à l'atelier d'imprimerie, dessinant sans beaucoup de contacts avec les autres malades, mais il se montre courtois et toujours prêt à rendre service à ses camarades ou aux infirmiers.

Les commentaires écrits qu'il fait sur ses dessins sont toujours recueillis et nous les reproduisons mot pour mot.

C'est à la dialectique de l'œil et du regard que nous nous sommes, à son propos, arrêtés, centrant nos réflexions sur la pulsion scopique, différente des autres, nous dit FREUD dans "les Pulsions et leurs avatars".

Elle est différente en ce qu'elle élude la castration et la référence à l'image est en soi rassurante puisque nous restons avec elle dans le spécularisable.

Le séminaire de LACAN "Du regard comme objet a" alimente ici notre étude, de "La Schize de l'œil et de regard" à "Qu'est-ce qu'un tableau ?".

Il nous a semblé que ce qu'il en est dit de la peinture en tant que piège à regard, de ce qu'il y a en elle de dompte-regard – dans le sens qu'elle nous amène toujours à le poser bas – et de sa présentation sous la face du trompe-l'œil, avait, avec les productions qui nous sont soumises par Jean B..., une singulière adéquation.

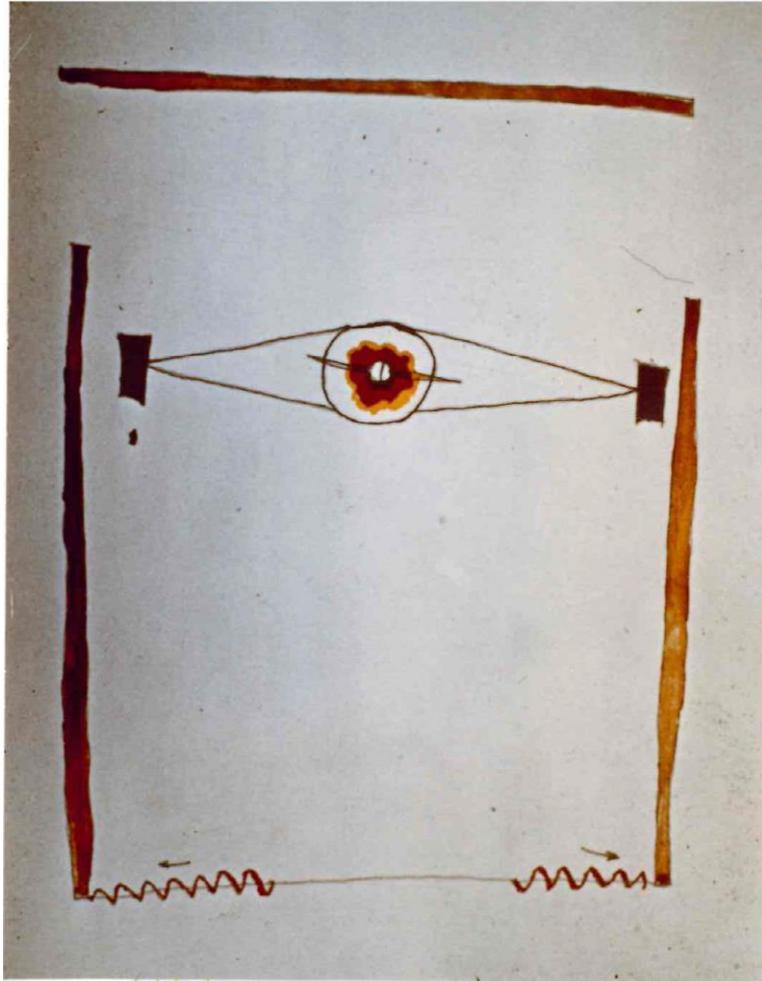
De même à propos de la captivation et de notre jubilation au moment où, déplaçant notre regard, nous nous apercevons que la représentation "ne bouge pas avec lui et qu'il n'y a là qu'un trompe-l'œil".

Quel désir se fixe là ? Désir à l'Autre, au bout duquel est le "donner-à-voir".

En quoi le donner-à-voir apaise-t-il quelque chose ? ...

... "Sinon en ceci qu'il y a un appétit de l'œil chez celui qui regarde".

Nous finirons sur ce dernier et exemplaire "donner-à-voir de la fig. 6".



CAS V Fig.6 – Dessin libre

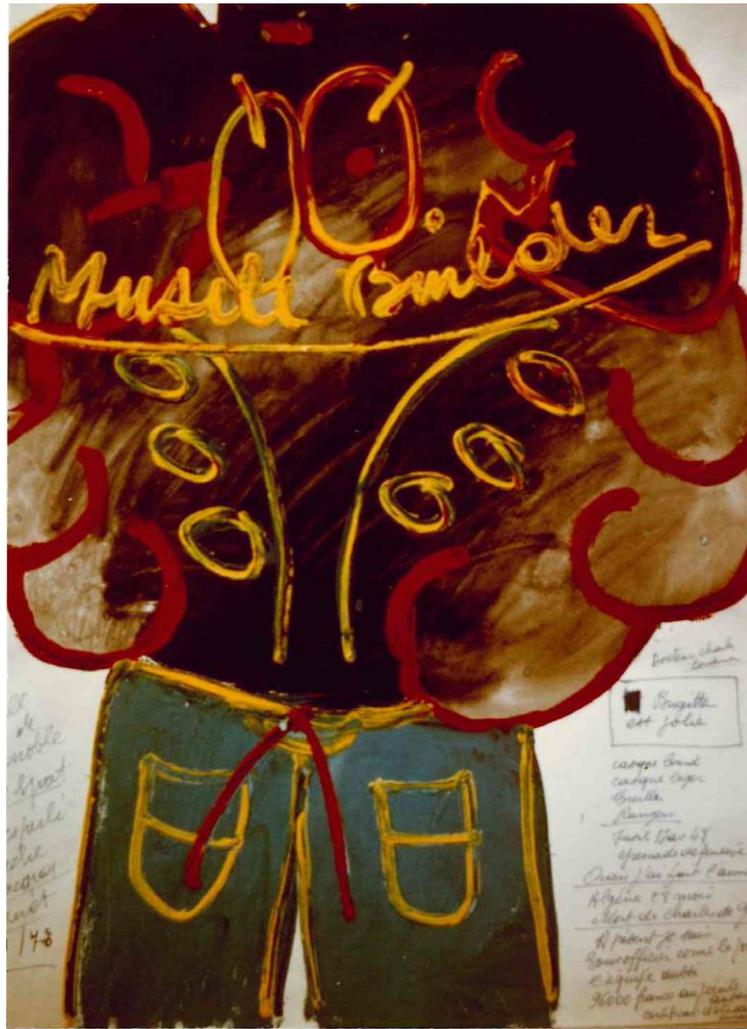
"Ce dessin veut faire ressentir le trac que peut éprouver une danseuse quand les rideaux s'écartent et qu'elle se trouve prise dans le faisceau des projecteurs".

"Car vous auriez tort de croire que je me soucie de métaphysique au point de faire un voyage pour la rencontrer.

Je l'ai à domicile, c'est-à-dire dans la clinique où je l'entretiens dans des termes qui me permettent de vous répondre sur la fonction sociale de la maladie mentale lapidièrement : sa fonction, sociale avez-vous bien dit, c'est l'ironie.

Quand vous aurez la pratique du schizophrène, vous saurez l'ironie qui l'arme, portant à la racine de toute relation sociale". ...

Réponse de J. LACAN à des étudiants  
en philosophie.



CAS VI – Fig. 1 – Dessin libre

Textes manuscrits de la fig. I

<p>Muscle Builder Docteur Charles C .. Brigitte est jolie Casque lourd Casque léger Treillis Rangers Fusil Mas 48 Grenade défensive Oran j'ai fait l'armée</p>
<p>Algérie 28 mois Mort de Charles de Gaulle A présent, je suis sous-officier Comme le journal l'équipe aussi 96 000 Francs au pécule aussi Certificat d'études primaires</p>
<p>Football Club de Grenoble Lancery Sport Georges PERLE</p>

"C .. Charles-Encore ..."

C .. Charles-Henri, quand il ne dessine pas, il casse tout.

C'est un violent, au demeurant extrêmement doux.

Il a 34 ans et se trouve ici depuis 1967. Trouvé parfaitement catatonique et totalement nu par le Psychiatre de la maison d'arrêt de NICE où l'avait conduit le vol d'un pain dans une boulangerie de la ville, il fut transféré à l'Hôpital Psychiatrique à la suite d'une expertise médico-légale.

C'est un noir, né à la Martinique en 1939. Son père, blanc, était militaire. Sous-officier en retraite, il est décrit comme très dur et se livrant à des excès éthyliques.

Sa mère, noire, est séparée de son mari, mais non divorcée et ses moyens d'existence sont très précaires. Elle vivrait actuellement à MARSEILLE, sur le salaire de bonne à tout faire.

Il aurait une soeur et deux frères plus âgés que lui, mais nous ne possédons à vrai dire aucun renseignement précis sur sa famille qui, à part quelques lointaines lettres de la mère, ne s'intéresse pas à lui.

"Mon père était un sergent-chef en retraite, très méchant, il buvait et me battait lorsque j'étais petit. Ma mère est une petite négresse, servante dans un hôtel à MARSEILLE, effacée, douce et malheureuse".

Scolarisé jusqu'à 17 ans, il est titulaire du C.A.P.

Il effectue un service militaire de 27 mois en 1959, au décours duquel il travaille quelques mois dans une imprimerie.

Il est hospitalisé quelques semaines en 1962 à COLSON pour des troubles mentaux aigus.

En 1964, une hospitalisation à SAINT-EGREVE est nécessaire, alors qu'il avait trouvé un emploi de vendeur dans une droguerie à GRENOBLE.

Dans le service, il est habituellement d'une très grande douceur, dans la mesure où il peut remplir de dessins et d'écrits des pages entières ou, à défaut, les murs de sa chambre, les tables et les chaises.

Il recherche les relations homosexuelles, encore qu'il s'en défende avec énergie.

Il fut mal toléré à atelier d'art thérapie, où il se livra au début à des exhibitions sexuelles qui l'avaient fait rejeter par le groupe.

Il a toujours catégoriquement refusé toute thérapeutique psychiatrique sous quelque forme que ce soit. La seule fois où un essai fut tenté, ce malade qui est d'une carrure imposante a arraché le lavabo.

Un autre jour, il arracha les pieds à 19 chaises de la salle de séjour.

Persuadé d'être en prison, il attend l'issue d'une détention dont il a fixé lui-même le terme. Il ne sort jamais en permission et ne reçoit aucune visite.

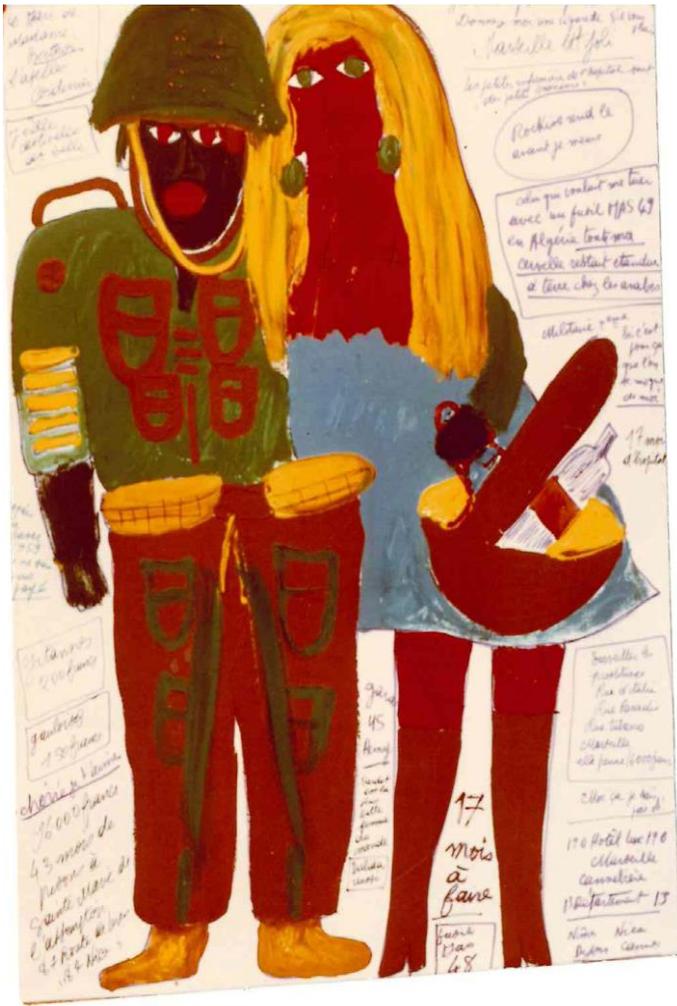
Plusieurs demandes de transfert en MARTINIQUE n'ont pas abouti.

Sa participation aux examens psychologiques est très médiocre, dans la mesure où il ne lui est pas demandé de dessiner.

Il se concentre mal, élude la plupart des questions et refuse trop de planches du Rorschach ou du T.A.T. pour qu'il soit possible d'en donner quelque interprétation valable.

Son niveau est celui de la débilité légère.

Dans le dessin de sa famille, apparaissent exclusivement des personnages féminins noirs et la représentation du père totalement scotomisée.



"Tes seins comme des obus"

G. APOLLINAIRE  
(Poèmes de guerre)

CAS VI Fig. 2 Dessin libre



CAS VI Fig. 3 Dessin libre

Textes manuscrits de la fig. 2

Give me light a cigarette

Donnez-moi une cigarette s'il vous plaît.

Marseille est joli.

Les petits infirmiers de l'hôpital sont des petits crâneurs.

Rochios rend le avant je meurs.

Celui qui voulait me tuer avec un fusil

MAS 49 en Algérie toute ma cervelle restait étendue à terre chez les arabes.

- Militaire 2<sup>ème</sup> si c'est pour ça que l'on se moque de moi.
- 17 mois d'hôpital.
- Surveiller les prostituées. Rue d'Italie. Rue Paradis. Rue Tubano. Marseille. Elles prennent 16 000 Francs.
- Moi ça je ne sais pas oh.
- 120 hôtels luxes – 120 Marseille Cannebière – 13 départements 13.
- NIMES. NICE. DIJON. CANNES.
- Le mari de Madame B. s'appelle C.
- Joëlle CASTINELLE est belle.
- Depuis la classe 1959 je ne suis pas payé.
- Gitanes 200 Francs.
- Chérie je t'aime.
- 96 000 Francs.
- 43 mois de prison à Ste-Marie de l'Assomption – 87, route de Levens. "87 NICE".
- Bardot est la plus belle femme du monde.
- Dalida aussi.
- 17 mois à faire.
- Fusil Mas 48.

Ses dessins - dans leur très large majorité - ont, pour représentations privilégiées, des soldats noirs et des femmes blanches.

Les hommes font étalage de leur puissance physique ou guerrière.

Les femmes, dont le plus constant modèle est Brigitte BARDOT, sont provocantes et majestueuses.

Eros et Agression sont présentifiés à l'infini en un couple présocratique.

Les mots et les dessins véhiculent, en une mêlée signifiante, tous les registres prégénitaux.

Il y a, nous l'avons vu, dans le dessin comme dans les mots, du scopique qui se regarde, mais aussi de l'excrément du crayon et des doigts.

L'un et l'autre ont le statut d'objet érotique, d'objet de plaisir, comme l'excrément déjeté et exclu.

Faire passer le refoulé, ce n'est pas "se défouler" mais le placer ailleurs.

Il y a de l'oral aussi dans la fig 2... un plein panier... "la grande Bouffe", quoi...

Et puis des mots, des mots partout autour du dérisoire kiosque à journaux de la fig. 3, dressé comme un obélisque, qui pourrait être aussi une fontaine Wallace ou une pissotière...

On se croirait devant un mur de la Sorbonne.

Tous les signifiants libidinaux archaïques sont repérables en jouissance d'organe.

Dans la fig. 2 aussi, quelque chose des "Parents combinés" introduits par Mélanie KLEIN.

Le couple antithétique soldat noir -femme blanche, où les couleurs sont inversées par rapport au géniteur réel, ne saurait se comprendre sans la mise en représentation du sujet lui-même, en un extraordinaire "roman familial", et nous renvoie aux fantasmes originaires de la Scène Primitive... Imaginer le coït initial à son existence avec ses fantasmes connexes, si souvent retrouvés chez l'enfant en période de latence et si nécessaires à un harmonieux franchissement de l'Œdipe.

Des seins fous.



CAS VI Fig. 4 Dessin libre

Très libre... à partir de  
la Margareta de MODIGLIANI.

Textes manuscrits de la fig. 4

"Mes dessins sont malins aussi"

Dessous féminins par moi. C.. Charles encore. A failli tomber à la mer et mourir noyé en mer en voulant dévisser une barque sur un cargo appelé OUISTHREHAM.
Lui, il va à New-York mauvais bateau. Il penche à droite 18 000 Francs il prend.
Rentré Avril 1967 Sorti Avril 1972
PELE Brésil 2ème Caserne Grenoble à côté-là où il y a la piscine municipale. je l'ai vu.
Brigitte BARDOT a de beaux dessous blancs. 900 F je veux. Joyeux Noël. Hôpital Sainte-Marie.
$\begin{array}{r} 4448 \\ \hline 2 \\ \hline 2224 \end{array}$ $\begin{array}{c} 2 \\ \diagdown \quad \diagup \\ 2 \quad 2 \\ \diagup \quad \diagdown \\ 1 \end{array}$ <u>Juste</u>

Le dessin, outre ce qu'il peut révéler du registre pulsionnel, tente certainement ici à une mise en situation triangulaire dans ses relations à la Parole.

Charles-Henri C., on le sait, et il le manifeste sans équivoque aucune, n'a jamais accepté le moindre traitement psychotrope. Ce qui contraste avec sa parfaite collaboration à tous les traitements somatiques qui ont été quelquefois nécessaires. Il s'est même prêté de très bonne grâce à des ponctions douloureuses du genou que le chirurgien avait estimées indispensables pour une arthrite suppurée.

C'est comme s'il voulait impérativement préserver son délire.

Une autre malade qui donne à ses moments "perdus" dans la médiumnité, nous déclarait que les psychiatres n'y comprennent rien et que, quand on l'obligeait à prendre de l'halopéridol, elle ne délirait plus mais qu'elle était très malheureuse... qu'à tout prendre, elle préférait "rester médium".

C'est la même "malade" qui nous questionne sur la normalité du psychologue s'indignant qu'elle ne voie sur la feuille de papier pliée que les taches d'encre qu'il venait de faire...

Le délire est bien à entendre comme un processus restituitif de guérison.

Ce que refuse notre homme, c'est le refus de délirer.

Mais ce qu'il désire aussi, c'est d'être reconnu dans son Désir. Désir d'être reconnu en tant qu'inconnu, ce qui donne au langage métaphorique tout son impact.

Concrètement, avec lui, nous ne sommes pas allés au-delà, ce qui n'est probablement déjà pas si mal.

Et si, ne pas en connaître était tout simplement la condition de sa reconnaissance ? Il ne faut pas comprendre trop vite. Allons, la "guérison", ce n'est pas probablement pas encore pour demain...

C'est toujours à l'ordre fétichiste que nous invite la fig. 4.

Fétichisme des seins, de la lingerie féminine, des mots... Pourquoi cette plantureuse créature sur cette cuvette ?

Voir, être vu...

Combien de pénis fantasmatisques lui attribuer ? Deux ? ou trois moins un ?

Quelle "règle de trois" métaphorique se donne à voir dans la partie inférieure de l'image ?

C'est bien quand les règles font défaut qu'on ne "voit" pas... et c'est bien du ternaire qui est à voir.

Encore "les théories sexuelles" infantiles... c'est la mamelle qui est refoulée dans l'érotisation fétichique du sein.

Il y a les papas et les mamans... et puis le Père et la Mère et ce n'est pas la même chose.

Fantasmes des origines et fantasmes originaires auxquels nous renvoie FREUD dans la "Vie Sexuelle" et notamment "Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse" écrit en 1912.

La fig. 4 ce serait plutôt (ou/et voudrait ne pas être) "la maman et la putain".

S'il ne répond toujours que sur un mode elliptique aux questions qui lui sont posées sur sa biographie, sans regarder l'interlocuteur, il n'en continue pas moins pendant l'entretien à dessiner et à écrire pour terminer sur un "C... vous a dessiné sa vie". On ne saurait être plus explicite.

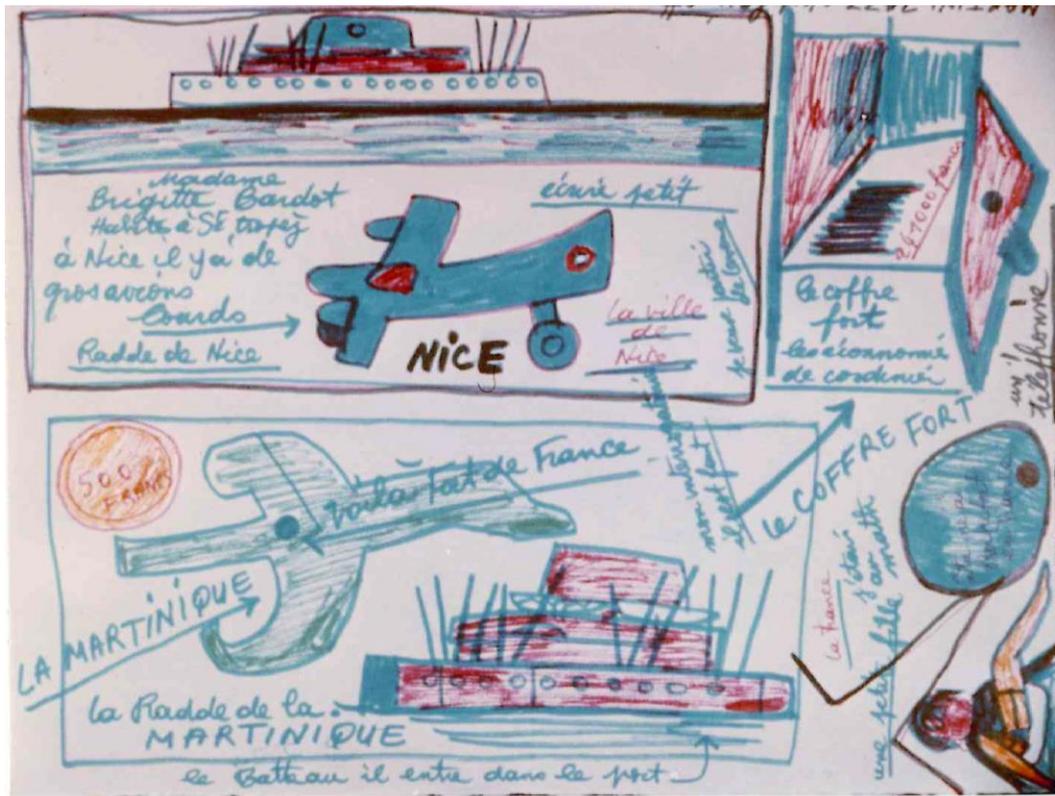
La manière dont il remplit le papier serait caractéristique du "bourrage". PFISTER parle "d'horreur du vide". Métaphore physicaliste avec laquelle, depuis ARISTODE, on expliquait certains

phénomènes naturels. Jusqu'à ce que GALILEE - encore un empêcheur de tourner en rond - invitât son disciple à démontrer la limite de cette horreur. Il a "horreur du vide" comme ne dirait pas TORRICELLI.

La m..., C.. en met partout... de la même façon que dans son célèbre rêve, l'homme aux rats en appliquait deux paquets sur les yeux de la fille de son psychanalyste.

A nous de nous dé.m...er. avec

ESQUIROL dirait qu'il est atteint de "manie scripturaire" et une certaine sémiologie ne manquerait pas de la taxer de "complexe de l'écriture"...



CAS VI Fig. 5 Dessin libre

Textes manuscrits de la Fig. 5

En guise de réponse à la question :  
"Avez-vous eu des rapports sexuels ?".

Madame Brigitte Bardot habite à St-Tropez.  
A Nice, il y a de gros avions lourds rade de Nice.  
Nice.  
Ecrire petit.  
La ville de Nice.  
Je veux partir de Cannes.

500 Francs  
Martinique voilà Fort de France.  
La rade de la Martinique.  
Mon interrogatoire il est fort.

Le COFFRE FORT  
Le Coffre-fort.  
Les économies de C..  
241 000 Francs.

La France.  
Etre né à Rochefort en France.  
Une petite fille.  
J'étais au math.  
Martinijazz c'est Paris oh !  
Le bateau il est entré dans le port.

On pourrait s'interroger aussi sur la fonction de l'écrit, avec J. DERRIDA, en tant que la trace dévoile à l'intérieur de la langue une "scène" que le signe ne peut pas voir, et qui instaure le système de différance.

"Celui qui excellera dans la science de l'écriture brillera comme le Soleil" écrivait un scribe sumérien.

La maîtrise et l'autonomie de l'ordre signifiant apparaissent, entre autre, dans la fig. 5.

Fort de France... Rochefort en France... le coffre-fort de mes économies... fort comme le monstrueux athlète de la fig. 1.

Autour de la radde de NICE ou de la MARTINIQUE, il y a aussi Brigitte BARDOT... et DALIDA.

Fort... Da.

Fort... Da, comme c'est amusant... on trouve décidément tout ce qu'on veut. Il suffit de bien chercher. Bien entendu, comme dit l'autre, tout est dans tout, et réciproquement.

Mais ne cherchons pas trop. Le fou, c'est toujours un peu une auberge espagnole.

LACAN déclare qu'il se méfie des chercheurs... "car ils finissent bien un jour par trouver...".

C... Charles-Henri est un malade mental. On s'en sera probablement aperçu.

**... D'un Dessein l'autre**

Points sur un trajet à partir de la déshérence psychotique et d'un de ses modes d'expression - en ce lieu clos qu'est l'Asile - dans et par l'image.

Les réflexions et les interrogations n'ont pas manqué à partir du dessin.

Elles ont fait l'objet de libres discussions au cours de réunions en milieu pavillonnaire – et aussi hors ce dernier – où la seule règle était l'absolue liberté et exigence de dire tout – la seule règle analytique.

Tout l'intérêt, en premier lieu, des activités de dessin chez les malades mentaux en tant que thérapie, fut bien entendu l'objet de larges échanges de vue – et de paroles.

Le bénéfice global, chez des malades considérés comme très déficitaires, ayant par le passé été soumis à ce qu'il est convenu d'appeler des thérapeutiques psychiatriques majeures, telles la cure de Sakel ou la sismothérapie, à l'encadrement familial précaire ou inexistant, pour lesquels aucune possibilité de sortie n'a pu se dessiner depuis de nombreuses années – ne se discute pas.

Les relations humaines tout à fait privilégiées qui ont pu là - et pas ailleurs - se nouer, méritent d'être soulignées - le malade y trouvant cette nécessaire "ration d'homme" sans laquelle nous savons bien que rien n'est possible - quelque chose de "l'être-ensemble" instauré là et seulement là.

Il nous est difficile, faute d'études méthodologiques serrées d'apprécier l'incidence de telles activités sur les thérapeutiques chimiques, dans l'ensemble régulièrement poursuivies mais avec tendance à leur réduction dans la plupart des cas.

Le fait le plus digne de remarque nous semble être celui du Cas VI, résolument hostile à toute prise de médicaments psychotropes, et chez qui le dessin agit, dans l'appréciation de sa socialité quotidienne, véritablement à la manière d'une drogue.

Il est vraisemblable que l'apaisement initial obtenu par les neuroleptiques est ce qui a permis l'amorce et le développement des activités de dessin en atelier.

Comme nous l'avons souligné, les 6 cas présentés sont psychotiques très anciennement installés dans la schizophrénie et chez lesquels le concours du dessin et de l'art-thérapie n'a été, pour finir, que tardif.

On peut naturellement se poser la question – dans l'après coup – des incidences dynamiques d'un plus précoce "accrochage" par ce modusdicendi sur le fil de la psychose.

La valeur médiatrice du médicament n'a pas manqué de nous retenir et, chez le psychotique, nous n'hésitons pas à y avoir recours – dans tous les cas où le débordement d'angoisse empêche l'accession d'une parole plus libre et moins douloureuse – à l'inverse du névrosé où l'angoisse n'a pas à être chimiquement dissoute dans la plupart des cas, quand elle surgit, puisque c'est même en cela qu'il est analysable.

Il en est très différemment chez le psychotique où la non-intervention a des limites plus courtes – et notre sadisme ne va pas jusqu'à nous priver à priori, jusqu'à infirmation de sa validité, de ce qui peut le rendre accessible au lieu où il doit l'être – celui du langage – hors duquel nulle assomption du sujet ne peut advenir.

"Mehr licht ..." dit Goethe,

"Plus de lumière ...".

Intérêt thérapeutique – faute de quoi le présent travail n'en aurait par lui-même pas beaucoup

...

Ce n'est toutefois pas le seul et d'autres chemins – qui doivent bien mener quelque part – nous ont conduits – sur le mode de la dérive – et à partir de nos insuffisances – à essayer de situer dans le contexte institutionnel, le petit bout de résultat de notre difficile démarche.

La théorie fut principalement interrogée, dans le souci notamment de spécifier le rapport de l'image et du non-verbal à l'ordre symbolique et au langage. C'est toute la question de l'apport de la théorie et d'une phénoménologie psychanalytique à la psychose.

Rapport à l'Art, aussi.

La fonction et la place de la Folie et de l'Asile en ont été nécessairement débattues – et du même coup leurs statuts et celui de la Psychiatrie – sans qu'une quelconque barrière se soit avérée susceptible d'y clôturer un discours qui échappe.

Nous nous sommes, tout au long, efforcés de laisser parler les autres, ceux qui ont quelque chose à dire, et que nous avons jugé vain de regrouper en une réductrice bibliographie.

Puisqu'aussi bien on ne peut accéder à soi-même que par l'universel.

"Ce n'est pas moi qu'il faut écouter, dit HERACLITE, c'est le LOGOS".

Nous avons écouté l'Ephésien.

Parcours critique et démarche du détour – du Dessin à l'Asile – où nous avons été ramenés.

Le filtre et l'outillage utilisés ont été ceux de la doctrine de FREUD et de l'avancée lacanienne – à partir de l'enseignement écrit et acroamatique de J. LACAN.

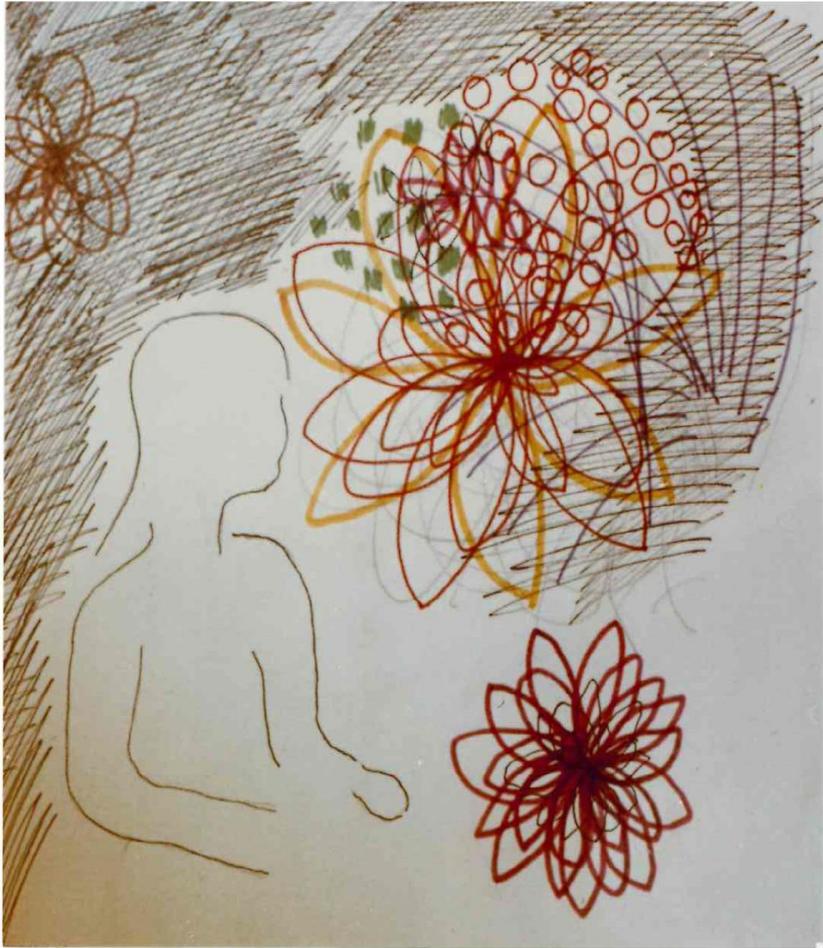
Ce qui est dit ici – selon la formule d'HEIDEGGER – se veut simple signe sur un questionnement.

Ham. "Is this a prologue, or the posy of a ring ? "

Oph. "T is brief, my lord".

Ham. "As woman's love".

Hamlet Act. III Sc. 2



Je remercie les Laboratoires SANDOZ d'avoir permis  
la réalisation technique de ce travail